

CHARLES CHASSÉ

LES *CONTES*
de la
LANDE en *LEUR*

Contes du Pays de Bretagne

HORIZONS DE FRANCE

J. JOVENET

LES CONTES
DE
LA LANDE EN FLEUR

CHARLES CHASSÉ

LES CONTES
DE LA LANDE
EN FLEUR

Contes du Pays de Bretagne

DESSINS DE J. OVENS.

HORIZONS DE FRANCE

PARIS



DE son ami Narcisse Quellien Renan disait que c'était le seul homme qui fut encore capable, à notre époque, de créer des mythes. Pour une fois, l'enthousiaste exégète de la Poésie des races celtiques a sous-estimé la puissance imaginative de ses compatriotes. Car, tous les jours, des légendes bretonnes continuent de naître, tout aussi ardentes, tout aussi vigoureuses que les légendes du passé et ceux même qui ont mis au monde



ces légendes nouvelles ne se rendent pas compte qu'ils en sont les inventeurs, tant elles ont spontanément germé en eux avec la collaboration de leur entourage et celle de leurs ancêtres toujours présents au fond de leur cœur. D'où est-elle, par exemple, venue, cette légende de la petite sainte sans nom que j'ai recueillie de l'imagier de la peine bretonne, René Quillivic, un jour que j'admirais dans une galerie parisienne plusieurs de ses œuvres prestigieuses parmi lesquelles j'aperçus soudain une minuscule tête de jeune fille, éclairée d'un sourire mystique? « Qu'est-ce que cela? » lui demandai-je. Et Quillivic me répondit en baissant la voix « C'est la petite sainte qui n'a pas de nom. » Et, comme je l'interrogeais sur cette curiosité hagiographique, on trouvera plus loin ce que m'a raconté notre sculpteur. Peut-être m'est-il arrivé d'ajouter quelque détail à son récit mais n'est-ce pas de cette façon que les légendes toujours se sont fortifiées en assimilant le supplément de substance que chacun leur a apporté? Ainsi la parcelle de neige devient avalanche parce que toute la blancheur de la montagne s'est ajoutée petit à petit à sa blancheur presque invisible en son exigüité. Qui a transmis à Quillivic

lui-même cette légende que je n'ai jamais lue dans aucun livre? Mais vous êtes-vous jamais demandé d'où est venue à ce père d'extrême-occident l'inspiration qui l'a conduit à tailler dans le granit armoricain le masque féminin qui, si tragiquement, synthétise à la pointe du cap St-Mathieu la douleur de toutes les femmes (comme on dit en langue bretonne) ont été entendont les fils et les époux, « marins sur la mer » gloutis par les flots!

Les autres contes qui suivent celui de « la petite sainte sans nom », me sont arrivés de sources diverses, je les ai tous trouvés épars dans l'air breton; ils ne sont de personne en particulier et ils sont cependant l'œuvre de chacun, des vivants et des morts mais ils sont plus encore peut-être l'œuvre de la mer, de la lande et du ciel.



LA PETITE SAINTE QUI N'A PAS DE NOM



IL était une petite sainte de Bretagne, si humble et si pauvre, si dénuée de tout, sauf de bonté et d'innocence qu'elle ne possédait pas de nom dont les priantes d'ici-bas pussent la saluer. Non, pas même le bref prénom dont les saintes et les saints, personnes peu exigeantes, ont si souvent l'habitude de se contenter. De sa vie terrestre qui, probablement, ne dura guère, puisque l'héroïne de ce récit est restée comme « la petite sainte », nous ne savons à peu près rien, sauf que, vraisemblablement, elle fut servante ou journalière dans quelque ferme sans que personne autour d'elle soupçonnât la somptuo-

sité des richesses secrètes de son cœur. Vraisemblablement aussi, ce fut une enfant trouvée et qu'on appelait tout juste « la petite » dans le hameau, sans même se préoccuper de la désigner comme Jeanne, Louise ou bien Marie.

Nul donc ne pouvait être plus surpris qu'elle ne fut quand, rouvrant les yeux dans un autre univers, elle apprit qu'elle était admise à pénétrer dans la société des Saints et plus particulièrement dans la communauté des saints de Bretagne qui sont des êtres d'une nature fort spéciale car, entre tous les Saints, la plupart d'entre eux n'ont pas passé par les formalités de la canonisation, ce qui n'empêche que, nulle part ailleurs, il ne s'est élevé vers des saints autant de prières ferventes et que, nulle part, elles n'ont été aussi fréquemment exaucées.

Quelque modeste qu'elle fût la jeune arrivante ne se trouva pourtant pas trop décontenancée quand un ange l'introduisit dans le palais où ses confrères de date plus ancienne étaient réunis en son honneur. Tout de suite, elle les reconnut; ne les avait-elle pas souvent contemplés dans leurs niches au-dessus des fontaines ou dans des chapelles en ruines, sous les espèces de statuettes faites d'un bois vermoulu ou d'une pierre mutilée? Dans le ciel, ils continuaient à rester aussi amicalement délabrés qu'elle les avait considérés sur la terre, verdissant par les jours et les nuits passés dans leurs innombrables sanctuaires aux toits défoncés par où l'humidité s'infiltrait sans relâche. Certains avaient perdu un bras ou un pied; leurs mitres étaient largement écornées et plusieurs grelottaient sous les débris de leurs vêtements

qu'avaient usés les siècles. Mais toutes ces souffrances (ils le savaient) ajoutaient à la valeur de leurs supplications puisque le moignon qu'ils élevaient vers Dieu en lui transmettant les messages de leur pays rappelaient au Seigneur que, poursuivant, au travers de l'éternité, leurs vœux d'abnégation miséreuse, les saints de Bretagne avaient réalisé ce paradoxe de transformer leur Paradis en un Purgatoire librement accepté. On eût cru, devant cette Cour des Miracles, assister à un pardon de mendiants mais de mendiants transfigurés par une flamme intérieure; de la moisissure de ces haillons montait un parfum de vertu, aussi capiteux que la senteur des orangers. Qu'elles étaient donc adorables de bonté, toutes ces physionomies au grain rude que l'adolescente revoyait avec extase!

Il y avait là saint Tupéto, si proche d'elle puisque, lui aussi, n'avait pas de nom et qu'on ignorait tout de lui, sauf que Tu-pé-to signifie « Tout ou rien », terme bien approprié aux décisions péremptoires de ce thaumaturge n'accordant jamais que deux sortes de réponses à ses implorateurs : ou la guérison complète ou la mort. Il y avait saint Hervé, lequel, fils d'un jongleur, naquit complètement aveugle et qui, les yeux toujours clos, reçoit les invocations nasillardes des « chercheurs de pain » et des chanteurs de plaintes; saint Bieuzy, le crâne à moitié fendu depuis plus de mille ans et qui, dans la fente de la blessure, conserve sans protestation le coutelas qu'un méchant gentilhomme y avait enfoncé pendant que l'évêque disait sa messe; saint Trémour de Carhaix s'avancant en tenant à la main sa tête

coupée mais toujours souriante cependant que sa mère sainte Triphyne marchait à son côté; saint Yvi qui n'a jamais cessé de se serrer le ventre à deux mains pour bien montrer sa sympathie avec ceux qui, comme lui, souffrent de coliques dans toute la Bretagne; saint Ronan, suivi de son loup auquel il avait persuadé de ne plus manger d'agneaux; saint Jean du Doigt portant son index dans son reliquaire; saint Pol de Léon avec sa clochette; au total, dix fois plus de saints qu'on ne peut vénérer à la Grande Troménie de Locronan où tant de statues se donnent tous les six ans rendez-vous.

Tous étaient de très belle humeur et firent fête à la petite sainte, jusqu'à saint Ronan à qui ne manquent cependant pas les raisons d'en vouloir aux femmes (jeunes ou vieilles). Ils interrogeaient leur visiteuse sur sa paroisse et les paroisses environnantes où beaucoup d'entre eux connaissaient des suppliantes qu'ils avaient guéries ou consolées. Car telle ou telle paysanne, atteinte de furoncles, implorait simultanément cinq ou six des saints préposés aux diverses variétés de clous, chaque saint de cette tribu se réservant, comme une chasse gardée, la guérison d'un furoncle choisi.

Mais quel mal pourrait-elle bien guérir, cette petite? Voilà la question que se posaient anxieusement tous les aînés en contemplant cette cadette, si douce et si confiante qui venait de franchir le seuil de leur paradis. Qui l'invoquerait puisque nul sur la terre ne connaissait son nom et ignorait même le fait qu'elle eût été admise à la sainteté? Se consultant entre eux à voix basse, plusieurs,

réunis en petits groupes, hochaient la tête d'un air soucieux. « Le point grave — répétait chacun — c'est qu'elle n'a ni nom ni prénom. Comment les humains pourront-ils jamais la prier? »

D'autant, remarquaient-ils avec leur expérience de la répartition, entre saints, des champs d'influence, que le prénom, en général, suffit pour orienter telle ou telle catégorie de suppliants vers le saint dont ils ont besoin. Saint Clair n'est-il pas, dans toute la France, patron des vitriers et saint Aignan n'est-il pas invoqué contre la teigne par ceux qui se soucient plutôt du son des mots que de leur orthographe? Si encore sa vie avait été traversée par des événements dramatiques permettant de lui attribuer un droit de regard sur certains métiers, comme il est advenu à saint Laurent pour avoir été martyrisé sur un grill!

Mais non, le motif justement de la promotion de la petite sainte (et c'est ce qui rendait sa personnalité si touchante) c'est que, quotidiennement et inlassablement, elle avait été pieuse et bonne sans qu'un seul instant de sa vie fût marqué d'un signe en relief. « Et, avec cela, — dit saint Houardon d'un geste découragé — le calendrier est plein à craquer; impossible de ménager la moindre place à la petite et de la glisser entre deux autres saintes, sans faire semblant de rien! » Vraiment, elle arrivait trop tard. « Comment, oui, comment lui rendre justice et lui assurer la gloire à laquelle, plus que personne, elle avait droit? »

Tout cela se chuchotait dans les coins sans que personne osât aborder devant la jeune fille la ques-

tion si angoissante. Si angoissante pour les autres car la pauvre enfant n'aurait pas compris que la brigade céleste pût se préoccuper d'un problème aussi insignifiant tant déjà elle était confuse qu'il lui eût été permis de pénétrer dans une si noble compagnie.

« Il faut, il faut pourtant aboutir » se grommelaient les uns aux autres les saints bretons avec toute la vertueuse obstination de leur race. Et vite, dans les groupes, l'idée se répandit : « Demandons à saint Yves de régler l'affaire ». Car saint Yves, de tous, était le plus instruit, principalement en matières de contentieux; n'avait-il pas été magistrat de son métier et, n'était-il pas, jusque dans les Amériques, reconnu comme patron par tous les gens de loi? Et puis saint Yves avait, lui, ses lettres de canonisation en parfait état. S'il n'arrivait pas, avec tous ses titres, à mettre les choses en ordre, alors, c'est que la structure du Royaume des Cieux exigeait des remaniements. Mais avait-on jamais entendu dire que saint Yves eût été pris de court? Cette fois encore, il consoliderait sa réputation de juge infaillible.

Or, voilà qu'à ce moment précis, saint Yves fit son entrée dans la salle. Bien en retard, comme à l'ordinaire et la barette un peu de côté; toujours méditant, de son air absorbé, les réponses que des milliers de questionneurs éparpillés sur toute la surface du globe tentaient d'arracher à sa sagacité proverbiale. Les premiers saints qui l'aperçurent se précipitèrent vers lui pour l'inviter à intervenir. « Eh bien! si les saints s'en mettent aussi! » mur-

mura-t-il, devenu suppliant à son tour. Et de sa détresse il prit à témoin ses fidèles compagnons : le Riche et le Pauvre qui l'avaient suivi jusqu'au Paradis comme leurs effigies l'escortent dans toutes les chapelles. Car qui pourrait identifier saint Yves s'il n'était flanqué de ses deux acolytes qui, soit dit en passant, auraient fort risqué, sans cette circonstance fortuite, d'attendre très longtemps leur laisser-passer vers le séjour des Bienheureux?

S'étant assis, comme il convenait, entre son Riche et son Pauvre qui continuaient à se tenir debout en tournant leurs regards vers lui, saint Yves se mit la tête dans les mains en réfléchissant profondément tandis qu'un silence absolu emplissait le firmament, chacun des Saints tendant son esprit afin d'apporter au grand justicier son appui moral. « Mes frères — déclara-t-il enfin après quelques minutes qui parurent des siècles à ses compagnons, tout accoutumés qu'ils fussent de si longue date à ne plus tenir compte de la notion de temps dans les démarches ordinaires de leur pensée — voici ce que je vais proposer à votre acceptation : tous les ans, chacun de nous, en bénéfice de notre sœur, renoncera à une journée des prières qui lui sont adressées; pour chacun de vous, ce ne sera qu'un don bien léger, relativement au total de supplications qu'ils reçoivent. Ainsi la nouvelle venue sera-t-elle au moins aussi riche en prières que n'importe lequel d'entre nous. »

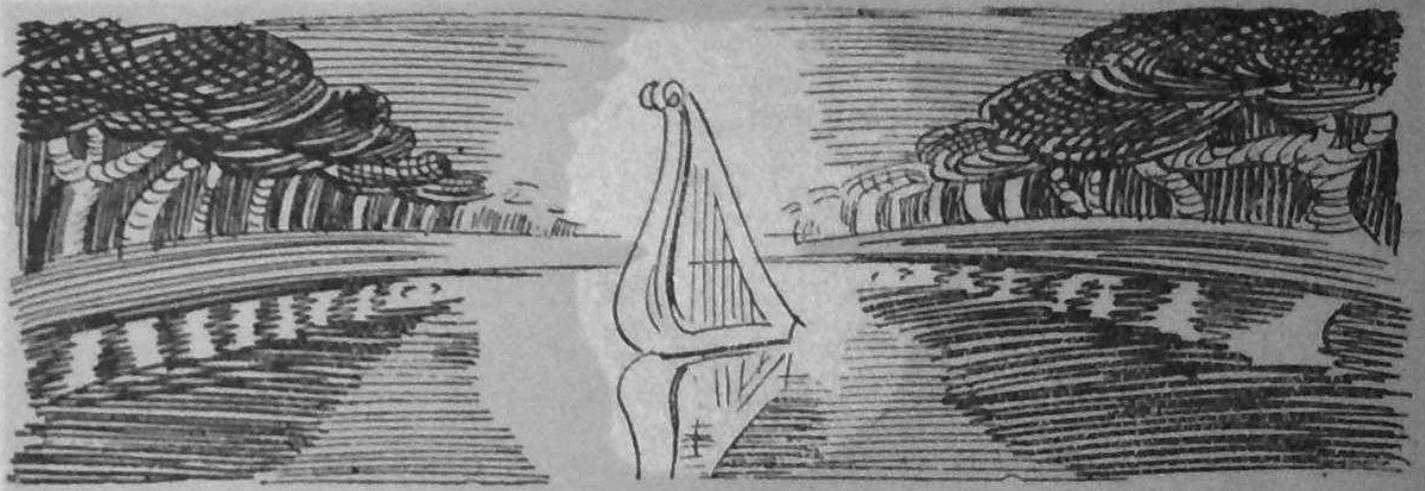
Des cris de soulagement et de reconnaissance montèrent alors de toutes parts avec saint Yves qui, donnant le premier l'exemple, fit signe à son Riche

et à son Pauvre d'aller chercher une de ses journées de prières pour la déposer devant la sainte sans nom. Puis, comme ils se hâtaient vers les greniers célestes, il les rappela pour leur susurrer de choisir entre toutes les journées celle de la saint-Yves afin que le don fût aussi fructueux qu'il serait possible. Quelques instants plus tard, le Riche et le Pauvre revenaient chargés d'énormes paquets qu'ils allaient entasser aux pieds de la Sainte laquelle, pour la première fois, faillit commettre le péché d'orgueil quand elle vit les autres saints à leur tour s'avancer vers elle pour lui apporter tout essoufflés des monceaux et des monceaux de prières vibrantes. Plusieurs des plus grands saints ne purent s'empêcher de remarquer, sans mot dire, que les saints les plus obscurs présentaient souvent les ballots les plus volumineux; c'est que, par une pieuse fraude qui n'était pas due seulement peut-être à la bonté des donateurs mais à leur désir de ne pas être considérés comme dépourvus de relations ici-bas, c'était le résultat d'une semaine d'oraisons, au lieu d'une simple journée, que ces saints obscurs ajoutaient aux gigantesques amoncellements dont la petite sainte était maintenant environnée.

Et voilà comment il se fait que la petite sainte sans nom et sans aucune place dans le calendrier est celle qui, depuis son arrivée au Paradis, reçoit et de beaucoup le plus grand nombre de prières car, chaque fois qu'une exclamation vers un saint s'élève dans le ciel, une partie minime de cette prière-là monte, comme il est juste, vers la petite

sainte inconnue, celle que tous, nous avons priée, sans nous en douter, chaque fois que dans notre âme il a passé une aspiration vers le bien, un désir confus de rendre le monde meilleur.





LE RÉVEIL DE L'ENCHANTEUR MERLIN



L y avait mille années que, dans la forêt de Paimpont autrefois nommée Brocéliande, Merlin, près d'une touffe d'aubépine, s'était endormi, victime aux trois quarts volontaire d'un sortilège dont il avait fait confiance à la perfide et désirable Viviane. C'est dans une grotte du Val sans retour que l'enchanteur, depuis lors, poursuivait le cours de son étrange sommeil. Grotte et non point tombeau, quoiqu'en puissent croire les voyageurs que les guides conduisent vers un soi-disant tombeau de Merlin que des esprits de la forêt ont posé là tout exprès pour dépister la curiosité des profanes et les

empêcher de troubler par leurs bavardages les rêves amoureux du grand sorcier depuis si longtemps ensorcelé.

Quant à la harpe d'argent qui était la force prophétique de Merlin et dont il se contentait de répéter les incantations, elle n'était plus, depuis des siècles, au pouvoir de Viviane quoique celle-ci fût bien parvenue à l'emprisonner le jour où elle avait enfermé Merlin dans la grotte. Mais la harpe qui, elle, ne connaissait point, comme Merlin, les faiblesses d'un homme de chair, avait vite réussi à s'évader et elle s'était allée jeter dans l'étang de Paimpont où elle avait disparu comme l'épée d'Arthur s'était engloutie dans les eaux de l'île d'Aval avant que le roi, terriblement blessé, ne fût, lui aussi, tombé dans son sommeil. D'aucuns prétendirent alors que, peut-être, la harpe reviendrait, quand les temps seraient échus, éveiller Merlin du son de ses chants mystiques. Mais, ne disait-on pas aussi qu'une nuit, le roi Arthur sortirait de son sépulcre et que, son glaive à la main, il reparaitrait au milieu de ses chevaliers de la Table Ronde ?

Or, et ceci se passa exactement mille ans après que Merlin et Arthur eurent commencé leur sommeil, il se trouva qu'un jeune paysan pêchait, après le crépuscule, dans une barque au milieu de l'étang de Paimpont. Ce pêcheur solitaire qui s'appelait Efflam Eon était venu de Concoret, village tout proche dont les habitants ont la réputation d'être plus ou moins enclins à la magie. Quoiqu'il en soit il arriva à cet Efflam Eon une aventure bien singulière qui allait lui chavirer le cerveau jusqu'à

la fin de son existence. Dans son filet, ce jour-là, il ramena à l'intérieur de son bateau un objet extrêmement lourd dont l'éclat illumina soudain toute la surface de la nappe d'eau. C'était une harpe d'argent, non point de la taille qu'ont celles dont jouent les harpistes d'aujourd'hui mais une harpe courte comme celle que les aèdes celtiques transportaient avec eux dans les fêtes et dont ils avaient coutume de s'accompagner tout en composant leurs hymnes sur les chemins. Cette harpe d'argent, Eon la reconnut tout de suite car, de père en fils, à Concoret, on s'était transmis le souvenir de cette harpe et surtout dans la famille d'Efflam Eon qui descendait de cet Eon de l'Etoile, né au XI^e siècle dans le hameau qui a gardé encore le nom subversif de Folle Pensée et condamné à être brûlé vif pour avoir laissé deviner qu'il avait de puissants protecteurs cachés dans la forêt.

Et la harpe, lorsqu'elle fut entrée dans le bateau commença de chanter comme jadis elle avait chanté à Merlin et c'étaient des mélodies dont le propre était que les hommes doués pour les entendre les comprenaient comme si ç'avaient été des paroles en clair. Une telle harpe mettait son porteur en état de béatitude car elle lui racontait les splendeurs du ciel et de la terre, les beautés insoupçonnées de la vie quotidienne et la volupté austère du devoir. Mais, pendant les premières minutes, Eon eut quelque difficultés à déchiffrer ses messages, d'abord parce qu'il n'était pas habitué à cette langue et puis parce que la harpe, à peine sortie du lac, parla avec une volubilité extraordinaire, tant elle

était pressée de dire tout ce qu'elle n'avait pas dit pendant mille ans.

Cependant, après ces quelques couplets préliminaires destinés à créer une atmosphère de confiance entre l'homme et le truchement de l'Au-delà, la harpe d'argent expliqua à Eflam Eon qu'elle comptait sur son obéissance et elle lui enjoignit de la suivre partout où elle l'entraînerait. S'échappant de la barque, elle alla se poser sur l'étang et voguant sur les flots, sa forme lumineuse se dirigea vers le rivage, tandis que, faisant force de rames, Eon avançait jusqu'à la terre dans son sillage. Là, ayant amarré son esquif, Eon, après avoir traversé derrière son guide les rues du bourg endormi, s'engagea dans la forêt, non sans s'égratigner de ci de là aux ronces des halliers car la harpe, dans sa précipitation, courait éperdument par les sentes; parfois même il arrivait à Eon de perdre de vue l'éclat de l'argent mais le chant continu de la harpe toujours l'aidait à rester en contact. ce chant qui élevait le jeune homme au-dessus de lui-même et lui faisait croire qu'il avait cessé d'être un mortel.

Pour lui permettre de reprendre un peu haleine, la harpe s'arrêta près de la fontaine de Barenton, cette source de Jouvence d'où Merlin avait naguère dispensé la jeunesse et la beauté à tant de vieilles femmes qui ne surent pas toujours, hélas! placer au service de la vertu les dons octroyés par le Barde. Après avoir bu à la fontaine quelques gorgées, Eon se sentait prêt à courir jusqu'au bout du monde. Mais, pour l'instant, il ne s'agissait que

de se rendre à la grotte de Merlin dont l'entrée était dissimulée par une épaisse frondaison qui, depuis mille ans, avait travaillé à la rendre invisible. Là, s'appuyant contre l'écran de verdure, la harpe exhala une chanson si douce et si convaincante que les yeux d'Eon se remplirent de larmes. Cependant, derrière le rideau de branches, des soupirs lentement retentirent et sur un lit de feuilles, des vêtements de soie frémirent comme si un grand corps se retournait sur une couche et cherchait à se dégager d'un très long sommeil.

Et la chanson se faisait toujours plus pressante; elle disait la nécessité du retour à la vie, la vanité du repos trop prolongé; elle louait la fidélité à un idéal tandis qu'on devinait, à l'intérieur de la grotte, la résistance d'un être qui, d'abord, épouvanté par les perspectives de labeur qui s'offraient à lui, se décidait enfin, devant les exhortations de la harpe, à s'orienter vers l'action et vers la lumière. Les branches s'écartèrent et un visage à longue barbe blanche apparut puis ce fut tout le corps du magicien dans sa robe parsemée d'étoiles. Et un dialogue s'engagea entre la harpe et l'enchanteur. « Où est Viviane? » demanda Merlin d'une voix suppliante car il était toujours sous l'influence du sortilège millénaire. Et la harpe de lui expliquer avec une douce fermeté que c'est justement du charme de Viviane qu'elle venait enfin l'affranchir. Pendant mille ans, la harpe avait espéré que Merlin, par ses propres moyens, serait parvenu à s'émanciper car il aurait été beau que la rédemption vînt de lui-même; mais puisque la

preuve était faite que c'était trop demander à Merlin, alors c'est du dehors que le rachat allait se réaliser. L'ardeur dont il était incapable, c'était la harpe qui, par son chant, tenterait de la lui fournir.

Une chance était ainsi offerte à Merlin de réparer sa faute d'il y a mille ans. Alors (et la harpe, avec un bruit de tonnerre, mimait l'effondrement de l'armée du roi) Arthur avait été vaincu dans la bataille suprême parce que Merlin, au moment même où se livrait le combat que l'enchanteur aurait dû favoriser de tous ses pouvoirs magiques, Merlin s'abandonnait languissamment au sommeil entre les bras de Viviane.

Or Arthur (et le son de la harpe retrouvait sa douceur ancienne pour révéler les faits à Merlin), Arthur n'était pas, dans cette bataille, mort d'une mort définitive; il sommeillait, lui aussi, mais dans l'île d'Aval et son épée Excalibur était là-bas, toute proche du roi; comme Arthur, elle n'était ni brisée ni prisonnière de l'ennemi. « Que Merlin veuille bien me suivre — disait la harpe — et je le conduirai vers Arthur qui, à son tour, se réveillera de son sommeil et brandira Excalibur! Ainsi se reconstituera l'alliance de la Harpe et de l'Épée qui assurera définitivement la résurrection de la Bretagne! »

Et comme Merlin tournait ses regards vers Efflam Eon pour s'étonner de sa présence, la harpe, sur un ton de récitatif, exposa que le jeune homme était un adolescent de la forêt de Brocéliande et choisi, entre tous les Bretons, comme le

témoin qui assisterait ou au grand refus de Merlin ou à la renaissance de l'Armorique. Alors, à genoux, à côté de la harpe, Efflam Eon s'inclina devant l'enchanteur pour l'implorer.

Dans le cœur de Merlin une lutte intense s'était déchaînée. « Viviane! » murmura-t-il, mais Efflam, secoué de sanglots, tendit vers lui ses mains jointes et la harpe fit vibrer ses accents les plus guerriers pour l'appeler à la bataille. « Conduisez-moi vers le roi Arthur! » dit enfin l'enchanteur.

Et tous trois partirent alors vers l'île d'Aval qui est proche voisine de l'île-Grande, de Perros-Guirec et de la Clarté : bien long voyage que la harpe tenta d'égayer dans les ténèbres par des sônes et des gwerziou. Il était déjà jour quand les trois compagnons arrivèrent à l'île d'Aval où la harpe eut moins de peine à éveiller Arthur qu'elle n'en avait eue à faire lever Merlin. Il suffit de quelques notes viriles pour que s'ouvrit le flanc du tumulus à l'intérieur duquel Arthur était assis, couvert depuis mille ans de sa cotte de mailles et ayant conservé son casque sur la tête. Arthur, de même, n'eut qu'à pousser le cri d'« Araok! en avant! » pour que, de toutes les sépultures environnantes, ses pairs du château de Caerléon surgissent tout prêts à offrir une nouvelle fois leur existence pour leur souverain.

A Merlin, Arthur n'adressa pas un seul reproche, quoiqu'il n'eût pas revu l'enchanteur depuis le désastre. Simplement, il lui demanda en le regardant dans les yeux : « Dois-je reprendre mon épée, Merlin? »

Et Merlin, subjugué allait dire oui, quand il voulut, comme avait fait son seigneur, le regarder, aussi, bien dans les yeux; et ce qu'alors, il vit dans les prunelles d'Arthur l'emplit de stupeur et de désarroi car ce qu'il y distingua (comme bien des fois il l'avait vue sur la route entre Brocéliande et Aval, pendant que la harpe avait joué ses sônes et ses gwerziou) c'était le visage séduisant et narquois de Viviane dont l'ironique sourire disait non, le non que ce sourire avait toujours dit au devoir. Ah! si Viviane arrivait à se glisser jusque dans les yeux d'Arthur, comment Merlin, pourrait-il jamais résister à ce voluptueux appel? « Viviane! — cria-t-il — Viviane! attends-moi ».

Puis il retomba en proie à son sommeil.

Mais, même après cela, Arthur n'eut pas pour Merlin une parole de blâme. « Rentrons dans nos tombeaux! — déclara-t-il à ceux qui l'entouraient — Je vois que Merlin n'est pas encore prêt. La harpe avait présumé trop tôt de la guérison de l'enchanteur. » Puis, se tournant vers Efflam Eon de Concoret, il ajouta d'une voix triste mais indulgente : « Excusez-nous auprès des Bretons de remettre à plus tard notre chevauchée. Qu'ils aient comme nous patience et confiance! Dans mille ans, la harpe ira chanter encore devant la grotte de Merlin et tous les mille ans, elle reprendra ainsi son appel jusqu'à ce que l'enchanteur ait enfin triomphé du souvenir de Viviane! »



L'ACCORDÉONISTE ET LES SIRÈNES

(OU A LA RECHERCHE
D'UN AIR PERDU)



DN ne rencontre pas beaucoup de jeunes gens dans l'île d'Ouessant qui est surtout un pays de femmes. Les hommes sont presque tous en mer sur les navires de l'Etat ou sur ceux du commerce et si Yves Stéphan n'était pas parti comme les autres, c'est que sa santé délicate lui interdisait, provisoirement, une carrière aussi rude. A rester ainsi sur le rivage, il s'était assez facilement résigné car la douceur de son caractère se fût mal accommodée de la brutalité joviale des matelots de son âge auxquels il reprochait

de traiter leurs camarades et l'Océan avec trop de familiarité. La mer, en effet, était pour lui, quelque chose de bien différent de ce qu'elle était pour eux. Né poète, il aimait l'Océan d'une affection timide et dévote dont il n'aurait pas osé, certes, entretenir les jeunes gens de sa génération; mais il n'était guère plus communicatif avec les jeunes filles, quoiqu'il lui arrivât souvent d'admirer leurs yeux pénétrants et leurs boucles librement épanchues sur leurs dos comme c'est la coutume chez les Ouessantines. Souvent, pourtant, elles lui avaient fait des avances, attirées qu'elles étaient par ce jeune homme si différent des autres îliens, si beau, si comme il faut, un garçon qu'elles avaient là à portée de la main et qu'elles pourraient peut-être garder toujours auprès d'elles car, instruit comme il l'était, il obtiendrait sans doute une bonne place dans l'île comme gardien de phare ou employé du bureau de poste. Mais il les redoutait un peu, les jugeant trop dures, trop réalistes; peut-être leur en voulait-il surtout d'être accessibles car les objets lointains lui paraissaient, d'ordinaire plus désirables que s'ils eussent été proches de lui. Plusieurs fois des jeunes filles avaient confié à des vieilles femmes leur dépit en ce qui le concernait. « N'y aurait-il pas — suggéraient-elles, un moyen de se l'attacher? » « Pas Yves Stéphan » répondaient les vieilles et l'une d'elles avait même ajouté de façon étrange : « Laissez-le tranquille, mes petites; il n'est pas fait pour vous; c'est un de ces garçons qui se gardent pour les sirènes. »

De fait, il ne se serait pas conduit autrement

s'il s'était volontairement réservé pour ces demoiselles-là. Pendant des journées entières, sous prétexte de pêcher à la ligne, il restait assis dans un recoin de la pointe du Stiff, là où il pouvait tenir sous ses regards de grandes profondeurs d'eau claire s'étendant à des brasses et des brasses. De cette contemplation, jamais il ne se fatiguait, quoique bien des gens prétendent qu'il n'est rien qui vous donne autant le vertige et qui vous brouille autant le cœur; et, pendant que ses yeux regardaient, il jouait de son accordéon car c'était un des meilleurs accordéonistes de l'île bien qu'on eût renoncé à lui demander de jouer de son instrument dans les fêtes, tant il avait de lenteur dans ses cadences. Les couples de danseurs s'engourdissaient à l'entendre au lieu de s'émoustiller; souvent, en effet, il croyait encore être là-bas, à la pointe du Stiff devant son trou d'eau claire et, regardant alors très loin devant lui, il ne jouait plus du tout des airs de danse mais des mélodies qui vous laissaient dévoré de tristesse pendant plusieurs jours.

Par la chaleur accablante d'une après-midi d'été, les sirènes finirent par se rendre à la pointe du Stiff car elles sont sensibles aux musiques humaines. Soudain, Yves se vit entouré par sept d'entre elles et, quelque ravi qu'il fût, il ne lui sembla pas que le spectacle était surnaturel. Toutes proches qu'elles fussent maintenant de lui, il les aimait de demeurer pourtant pour son esprit des formes lointaines, des fantômes venus d'un autre univers. Fantômes certes faits de chair, mais d'une

chair si nacrée et par instants phosphorescente! Leur voix aussi était exquisement étouffée comme si elles eussent continué de lui parler à travers des espaces aquatiques. Ce qui le gênait un peu, tandis qu'il les contemplait, c'était leurs flancs écaillés et cette queue de poisson par laquelle s'achevait incongrûment leurs beaux corps. Aussi éprouva-t-il une très vive satisfaction à constater qu'une d'elles n'avait pas de nageoires et que c'était tout juste une jeune fille nue avec quelque chose d'habituel dans la nudité qui lui conférait comme un parfum de chasteté et une dignité extraterrestre dont les corps féminins les plus admirables sont inévitablement dépourvus. Sans hésiter, il lui adressa la parole comme s'il n'y avait eu qu'elle et lui sur la pointe du Stiff à ce moment et sans hésiter, elle lui répondit en un breton ancien mais avec un accent gentiment exotique.

« Pourquoi, lui dit Yves, n'êtes-vous pas une Sirène comme les autres? — C'est, répliqua-t-elle, parce que je ne descends pas comme elles, de Dahut, princesse d'Ys la ville engloutie; je suis une Morgane, petite-fille de Morgane, la sœur magicienne du roi Arthur. Et toi, ajouta-t-elle en riant, t'appelles-tu Stéphan ou Malgorn? — Comment savez-vous mon nom, Morgane? reprit le jeune homme en riant à son tour. Est-ce par un tour de sorcellerie que vous l'avez deviné? Je suis Yves Stephan mais ma mère est une Malgorn. — Oh! je n'ai pas eu besoin pour cela de consulter des grimoires. Nous errons depuis assez longtemps autour des îles de l'Atlantique pour savoir que tout le

monde à Ouessant s'appelle Stéphan ou Malgorn, comme, dans l'île de Groix, il n'y a que des Tonnerre ou peu s'en faut. » Puis, se tournant alors gracieusement vers ses compagnes : « C'est un bien joli nom qu'Yves Stéphan, leur dit-elle, ne trouvez-vous pas, mes amies? » Les sirènes hochaient la tête car elles étaient vexées de ce que le jeune homme les eût dédaignées, fasciné qu'il était par le spectacle de la morgane. Mais celle-ci, souhaitant ne pas irriter ses rivales, s'efforçait maintenant de les entraîner dans la conversation. « Nous voudrions toutes — dit-elle à Yves — vous entendre jouer pour nous de votre accordéon car il est rare que nous obtenions comme aujourd'hui l'autorisation de venir à terre aussi nombreuses. Dites, apprenez-nous quelques-uns de vos airs pour que nous puissions les répéter à notre reine. » Afin de leur plaire, Yves leur joua donc plusieurs chansons bretonnes et, la curiosité l'emportant alors sur leur désir de bouderie, elles s'approchèrent tout contre lui. Deux ou trois d'entre elles touchèrent même le clavier de l'accordéon et toutes s'appliquèrent à chanter après lui l'air et les paroles.

Puis, un peu réconciliées, elles lui posèrent des questions, lui demandant s'il était marié, s'il lui plairait de vivre dans leur pays, ce qu'il aimait manger et boire, s'il savait plonger et pendant combien de temps. A toutes il répondait très poliment comme il avait coutume de répondre aux filles de l'île quand elles l'interrogeaient; elles l'intimidaient, au fond, beaucoup moins que les

Ouessantines car il les considérait un peu comme des sœurs; cependant, il ne pouvait empêcher ses yeux de se poser toujours sur la morgane et c'est à elle seule qu'il demanda quand elle reviendrait. « Cela ne dépend pas de moi — lui répliqua-t-elle. — Au palais, nous chantons plus que nous ne parlons et chacune de nous a un refrain fixé à sa personne. Ce refrain-là nous tient lieu de nom; car nous n'avons pas, comme vous, de nom écrit qui nous caractérise. Or, la reine ne nous permet pas, sauf un grand jour de fête comme aujourd'hui de nous rendre à terre pendant une heure, à moins que quelqu'un ne nous ait appelé en chantant notre air personnel ou en le jouant sur un instrument. Nous allons chacune te chanter notre chanson et tu la répéteras sur ta musiquette pour bien l'apprendre; si, après cela, tu veux, un jour, redire tous nos airs, à la suite les uns des autres, nous viendrons toutes ensemble t'apporter des perles et des bijoux de la mer. Mais si tu ne joues qu'un seul air, c'est la personne choisie par toi, qui, seule, se présentera à ton appel. »

Chaque sirène alors lui chanta son couplet et Yves comprit pourquoi les marins parlent avec tant d'extase du chant des sirènes, quand ils l'ont, une fois, entendu. Car ces voix d'une fraîcheur de source, il semble, lorsque vous les percevez, qu'elles pénètrent dans votre bouche plutôt que dans vos oreilles et vous les buvez à petites gorgées enivrantes avec l'envie de demander à boire encore. Chacun des refrains qu'écoutait Yves était si individuel, si distinct des autres, il s'harmonisait si

bien avec chacune des femmes présentes qu'il semblait à Yves que la chanteuse se fondît en lui pendant qu'elle chantait. Mais tous ces refrains s'effacèrent dans sa pensée quand, la dernière, la morgane lui eût chanté son nom et il la supplia de le chanter une seconde fois pendant qu'il le répétait minutieusement sur son accordéon, tant il était décidé à oublier tous les autres refrains pour ne retenir que celui-là mais celui-là, oh! il était sûr qu'il ne le perdrait jamais tant l'arabesque en était originale et tant elle se prêtait à sa voix à lui.

« Nous voyons bien — lui dit d'un ton moqueur une des sirènes — que la morgane est votre préférée et nous sommes toutes très heureuses de votre choix. Il faudra que vous l'épousiez mais, avant que la date des noces ne soit fixée, il est indispensable qu'à plusieurs reprises, vous lui donniez rendez-vous ici pour qu'elle vous apprenne à respirer sous l'eau comme nous faisons là-bas dans le palais. Il est temps, maintenant, que nous partions mais nous aurons grand plaisir à vous revoir quand vous aurez profité des leçons de la morgane. »

Puis, après lui avoir prodigué des saluts ironiques, la petite troupe des sirènes se jeta à la mer avec des éclats de rire qui lui firent mal car il y devinait de la haine. Quant à la morgane, elle le prit dans ses bras, avant de disparaître et ses yeux étaient pleins de larmes. « Yves, lui dit-elle, je vais une troisième fois te chanter mon nom car, si tu l'oublies, je ne pourrai jamais, de ton vivant, revenir vers toi et j'ai peur que ces vilaines jalouses

n'arrivent, par leurs mauvais sorts, à t'empêcher de retrouver jamais mon refrain. » Une troisième fois donc, il entendit la voix merveilleuse psalmodier ce qui lui semblait une inoubliable chanson et, tout seul, ensuite, il la reproduisit sans faute sur l'accordéon. « Demain — lui promit-il — je t'appellerai à la même heure et, dans l'intervalle, j'aurai si souvent joué ton refrain sur ma musique qu'il est impossible que ma mémoire ne l'ait pas conservé. » Et tandis qu'en nageant, elle s'éloignait sur la surface de la mer, elle continuait à chanter son nom et lui à le jouer sur sa musique mais au large, il distinguait plusieurs voix méchamment railleuses qui s'acharnaient à murmurer : « Il oubliera ! Il oubliera ! »

« Non, non ! Je n'oublierai pas » se répétait le pauvre garçon les dents serrées et le front baigné d'une sueur froide, pendant que rageusement, il recommençait et recommençait encore sur son accordéon les mesures du refrain aimé. De la pointe du Stiff jusqu'à la maison où il habitait avec sa vieille mère, il joua tout le long de la route mais, sans cesse des phrases moqueuses bourdonnaient à son oreille : « Non, non ! tu as déjà oublié ; tu viens de sauter une note puis une autre, et voilà aussi qu'une ritournelle s'est déjà enfuie loin de ton esprit ». Quand il fut entré, il se refusa à poser son instrument, le gardant suspendu autour de son cou par sa courroie, s'irritant contre la maman qui ne pouvait comprendre son insistance et puis, éclatant en sanglots, il lui raconta toute son aventure. A genoux, elle pria, implorant le ciel de libérer son

petit de la possession qu'il subissait. Ah ! comme il aurait mieux valu qu'il se fût acoquiné dans l'île avec la dernière des dernières mais qui eût été malgré tout une créature du Bon Dieu ! Lui, il ne regardait même plus sa mère, attaché qu'il était à égrener sur son accordéon des notes sans aucun lien entre elles. Toute la nuit, la vieille entendit s'enchevêtrer les gémissements de l'instrument et de l'homme en un duo pathétiquement désespéré. A l'aube, Yves s'endormit enfin, terrassé par le sommeil.

Sa mère redoutait l'instant du réveil mais quand Yves revint à lui, il était plus calme et d'une résignation presque sereine. On eût dit que le ressort de son être était brisé. Ce matin-là et tous les matins qui suivirent, il s'en alla vers la pointe du Stiff en dodelinant doucement de la tête et en s'essayant à chercher vainement des airs sur sa musique sans cesse en bandoulière ; le soir « l'innocent » revenait épuisé par son effort mais persuadé qu'il reprendrait un autre jour possession de l'air évanoui, possession du nom exquis de la Morgane.

Une après-midi, après un effort héroïque, il crut bien avoir remporté la victoire ; sous ses doigts, un refrain qui, depuis des semaines, flottait épars dans son cerveau, commençait de se regrouper lentement ; oui, c'était bien l'air tout entier, il en était sûr, et en effet, voici qu'au-dessus de l'eau un visage apparaissait puis tout un torse et enfin, auprès de lui, voilà que le miracle renaissait. Mais non, ce n'était pas une morgane, c'était une sirène, celle qu'il avait le plus désappointée par son dé-

dain. Yves s'en rendait compte maintenant, l'air retrouvé, c'était le nom de cette méchante sirène, le nom qu'un mauvais sort avait superposé au nom désiré. « Tu m'as bien appelé, n'est-ce pas Yves ? » dit la sirène d'un ton à la fois engageant et narquois.

Le désespoir du garçon était trop fort pour qu'il pût réussir à le dissimuler : « Non, confessa-t-il, mais je vous en supplie, rappelez-moi l'air de la Morgane. — A quoi bon, répliqua-t-elle, puisque tu ne serais pas capable de t'en souvenir ? Cherche, cherche encore ! Je dirai aux sirènes que tu cherches toujours. » Puis, avec un petit rire si joliment perfide, elle se précipita dans l'eau et repartit vers le large.

Ce soir-là, Yves eut beaucoup de peine à regagner sa maison, tant il était dévoré par la fièvre. On fit quérir le médecin de l'île qui, après sa visite, confia aux voisines qu'Yves certainement ne passerait pas la nuit. D'heure en heure, il faiblissait et, comme l'aurore approchait, sa voix n'était plus qu'un murmure. Soudain une expression de béatitude se répandit sur son visage. « L'accordéon ! chuchota-t-il, j'ai trouvé l'air, le nom perdu de la Morgane ! »

Sa mère lui mit l'accordéon entre les doigts et Yves en fit sortir un air délicieux mais si ténu, si épuisé que la vieille maman et sans doute la morgane furent les seules à percevoir cette mélodie car, en même temps que le refrain, s'acheva son souffle de mourant.

Deux jours après, Ouessant célébra ses funé-

railles. Quand le lendemain de l'enterrement, la mère de l'accordéoniste s'en alla, dès les premières heures du matin prier sur la tombe, elle constata qu'une algue géante comme il ne s'en trouve que dans les grands fonds avait été déposée sur le bord de la fosse et, regardant alors de plus près, elle vit à côté de l'algue, les empreintes encore toutes fraîches de deux adorables pieds nus.





LA CORDE A TOURNER LE VENT



DEPUIS que la *Sainte-Anne* avait quitté Paimpol pour sa campagne de Terre-Neuve, il ne s'était point passé un seul jour sans que le bateau fût assailli par le mauvais temps. D'ordinaire, on se résignait à ces terribles secouées que l'on considérait comme faisant naturellement partie des inconvénients du métier. Mais, cette fois, vraiment, la tempête y mettait du parti-pris. « Décidément, grommelait le capitaine, un dur à cuire pourtant, puisque c'était le capitaine Hervé Le Scroll, le curé de Cancale veut notre peau. Quel tort avons-nous pu lui faire pour qu'il s'acharne ainsi contre nous? »

« Le curé de Cancale? Je me demande pourquoi

le capitaine a sans cesse le nom de ce curé à la bouche » lança innocemment un matelot provençal qui, habitué jusque là à naviguer en mer intérieure, ignorait encore beaucoup des secrets de l'Atlantique.

« Comment, petit ! répliqua le doyen de l'équipage, Yanic Le Goaster de Ploubaznalec, tu n'as jamais entendu parler du curé de Cancale ? C'est tout de même malheureux qu'on soit obligé, au jour d'aujourd'hui, d'embarquer des jeunots aussi ignorants alors que, quand j'avais seulement six ans, nous connaissions tous, les copains et moi, le curé de Cancale et sa corde à tourner le vent. Mais, au fait, à ton âge, as-tu seulement entendu parler des cordes à tourner le vent ?

— Des cordes à tourner le vent ?

— Quand je vous le disais, les gars ! Dans son pays de terrien, il n'a jamais eu l'occasion de se renseigner là-dessus ! Eh bien, le mousse va en avoir des choses à lui apprendre ! Quand j'étais mousse, moi, j'en ai vu une corde à tourner le vent, à bord du premier navire sur lequel j'ai voyagé. Cette corde-là c'était la propriété du capitaine, un bougre pas commode et qui était un peu sorcier. C'était un gros cordage d'où pendaient je ne sais combien de filins fixés par des nœuds à ce gros cordage-là, et quand le capitaine voulait avoir un vent de noroît ou de suroît, le voilà qui desserrait un nœud, qui en préparait d'autres, tout ça en prononçant des paroles magiques. Il vous insultait les vents comme si ç'avaient été des chrétiens sous ses ordres : « Viens ici, noroît ! F... le camp, nord-nord-est. M'as-tu entendu, salaud ! »

Et cela durait quelquefois pendant des heures jusqu'à ce que le vent fût à son goût !

« Mais c'est le seul capitaine à corde que j'ai connu, et encore, quand c'était une très forte tempête qui se déchaînait, il laissait sa corde tranquille en nous disant :

« — Ça, c'est du trop gros boulot pour moi ! Je ne vais pas tout de même me risquer à contrarier le curé de Cancale ! Car, pour sûr, il n'hésiterait pas alors à mettre mon bateau sens dessus dessous et nous tous avec !

— Mais, dit un marin de Saint-Briac, il n'y a pas que le curé de Cancale qui ait une corde à tourner le vent ! Mon père m'a raconté que le curé de chez nous en avait une aussi et que, souvent il s'en servait pour donner un coup de main aux matelots de la paroisse quand ils étaient en mer !

— Ça, c'est bien possible, répartit le doyen. Beaucoup de curés ont comme ça une petite corde mais à puissance limitée et qu'ils n'utilisent que dans les cas exceptionnels, pour écarter, par exemple, un nuage de grêle qui s'approche de la commune, tandis que le curé de Cancale, ce qu'il a, lui, c'est la grande corde à tourner le vent, celle qui sert pour toute la mer, et je t'assure qu'elle lui donne du tintouin, de jour comme de nuit, aussi est-il obligé de laisser tout le reste du travail à ses deux vicaires ! »

Mais Le Goaster n'eut pas le loisir de donner ce jour-là des détails complémentaires sur les cordes à tourner le vent car la tempête, encore une fois, avait repris avec violence et pendant presque toutes

les journées qui suivirent jusqu'à la rentrée dans Paimpol, ce fut le même défilé de rafales, de grains et de coups de mer.

« Il n'y a pas à dire, répétait le capitaine. Le curé de Cancale nous en veut. Nous avons dû le froisser de quelque manière. Il faudra qu'un de vous qui n'habite pas bien loin de Cancale aille, maintenant que la campagne est finie, lui demander des explications et, au besoin, lui présenter des excuses. Voyons, qui donc, à bord, est des environs de Cancale? »

— Moi, je suis de Pleurtuit, dit Job Le Gal, et je veux bien aller le voir, le curé de Cancale. » Le capitaine fronça les sourcils : « Je ne demande pas mieux que tu ailles le trouver puisque je n'ai pas le choix, déclara-t-il en soupirant. Mais j'aurais préféré que ce fût un autre car, quand tu seras à terre, j'ai bien peur que tu ne sois pas souvent à jeun; je crains aussi qu'un loustic comme toi ne prenne pas la commission assez au sérieux et que tu ne tires pas ton bonnet assez bas pour présenter nos respects au curé de Cancale. Si, au lieu d'arranger les affaires, tu nous brouilles définitivement avec lui, la *Sainte-Anne* n'aura plus qu'à rester en cale sèche pour tout le reste de son existence. Mais, dans ce cas, je te promets la plus belle rossée que tu aies jamais reçue depuis que tu es venu au monde.

— Vous devriez pourtant savoir, capitaine, répliqua Job Le Gal, que je suis plus sérieux que je ne parais ». Et son ton grave, alors, déclencha le rire de tous les autres car son indignation était

comiquement démentie par la flamme d'ironie qui, perpétuellement dansait dans ses yeux guillerets déjà émoussés par la perspective des cabarets qu'il allait enfin revoir.

« Le plus triste est que, comme je te l'ai dit, je n'ai pas plusieurs candidats sous la main » reprit le capitaine. « Après tout, poursuivit-il, il est possible que ta figure déride le curé de Cancale et le ramène à de meilleures dispositions; d'autant que je vais te charger de lui remettre, entre deux sourires, un petit cadeau qui le convaincra que nous ne lui gardons pas rancune de son acharnement. »

Ce disant, le capitaine remit à Job Le Gal un sac d'écus assez rondet que le matelot glissa allègrement dans son baluchon avant de quitter le bord. Pendant quelques minutes, le capitaine le suivit anxieusement du regard tandis que le gaillard s'éloignait sur le quai de Paimpol en récapitulant dans sa tête les noms de tous les débits qu'il connaissait dans les environs. « Pourvu, murmurait le capitaine de plus en plus soucieux, pourvu que cet animal ne boive pas en route tout le saint-frusquin! »

C'est que Job était, comme on dit en Bretagne, un homme de première boisson et la tentation, pour lui, était trop forte de puiser, pour ses besoins particuliers, dans le sac que les circonstances plaçaient à sa disposition. « Le capitaine, se déclarait-il tout de suite, est bien trop généreux à l'égard d'un ecclésiastique qui, depuis plusieurs mois, n'a cessé de nous persécuter. Il y aurait quelque immoralité à le récompenser aussi largement de tout le

mal qu'il nous a causé, alors que je connais tant de bons camarades à Pleurtuit qui, s'ils avaient un peu d'argent, aimeraient à célébrer mon retour, en ma compagnie, et le verre à la main! »

Le sac était donc beaucoup plus léger quand, une dizaine de jours plus tard, Job sortit de Pleurtuit pour se rendre à pied jusqu'à Cancale; et que de débits encore allaient s'égrener sur son chemin avant qu'il ne soit arrivé au bout de son pèlerinage!

Quand il fut entré dans Cancale, il ne se dirigea pas immédiatement vers la cure. Par quelques marins en bordée, il se fit présenter à Fanch Le Sciellour, sacristain de Cancale qui, lui aussi, s'humectait très volontiers le gosier quand l'occasion lui était offerte. Aux interrogations de Job, il répondit très copieusement, lui traçant un tableau fort détaillé des habitudes du curé de Cancale : « Le recteur a, lui avoua-t-il, beaucoup baissé depuis quelque temps; il est bien vieux, son métier est très dur et voici des années qu'il est cloué sur son lit par les rhumatismes. Par dessus le marché, sa corde à tourner le vent qu'il ne veut confier à personne lui donne des soucis que tu ne peux pas imaginer; comme elle date des origines du monde, elle est maintenant dans un état lamentable; il lui faut toujours la réparer et, comme il n'y voit plus guère, ce travail de rapetassage le jette dans d'épouvantables colères. Je t'assure que, dans ces moments-là, il ne fait pas bon le contrarier. Souvent il a bien mal reçu des matelots qui, de la part de leur capitaine, venaient quêmander de lui

des explications sur les tempêtes qu'ils avaient subies. Est-ce que tu es un de ceux-là?

— Mon Dieu, oui! dit Job. C'est bien une mission de ce genre-là que j'ai à remplir. Le capitaine m'a même confié un petit sac d'écus à lui remettre pour donner un peu de douceur à l'entrevue.

— Ah! si tu as un cadeau pour lui, tu seras certainement moins mal accueilli, surtout que son église a bien besoin de réparations. Mais tout de même, si j'ai un conseil à te donner, c'est d'aller le trouver vers le soir, quand il sera sur le point de s'assoupir. Tiens, maintenant, c'est à peu près l'heure où le sommeil commence à le prendre. Je vais t'annoncer et puis je te laisserai seul avec lui car j'ai un peu d'ordre à mettre dans l'église avant la prière du soir. Viens avec moi. Quand on est chargé d'une corvée désagréable, autant s'en débarrasser immédiatement! »

Un peu inquiet, Job suivit cependant le bedeau jusque dans le presbytère. Là, par la porte entr'ouverte de la chambre à coucher, Job aperçut un bien étrange vieillard à longs cheveux blancs qui était couché tout habillé sur un lit, le buste exhaussé par deux oreillers sur lesquels se détachait le noir de la soutane et du chapeau. Visage inoubliable, tanné et mal rasé de vieux bourlingueur car, sans bouger de chez lui, le curé de Cancale ressentait toutes les tempêtes qu'il suscitait à des centaines de lieues de distance et sa seule joie, malgré son grand âge, c'était d'en frémir et de les braver. C'est au milieu d'une de ces tempêtes que Job entra dans la pièce et le curé,

tout d'abord ne prêta pas attention à la présence du visiteur.

Fébrilement, le recteur déplaçait son tricorne sur sa tête en hurlant des noms de points cardinaux ou quelquefois, c'est dans ses mains rouges et gercées qu'il tournait le chapeau comme si c'eût été une roue de gouvernail. Puis, se recoiffant avec brusquerie, il s'emparait, dans la ruelle du grabat, d'un cordage délabré et tout couvert d'épissures; ce cordage en haillons, il l'attirait à lui, le laissait retomber, le déhalait encore violemment tout en vociférant des commandements bizarres tantôt en latin, tantôt en français, tantôt aussi en grec ou en hébreu. Il semblait à Job ne plus être à terre mais que le curé de Cancale l'avait transporté au milieu des embruns et des paquets de mer.

Comme les orages s'étaient un peu calmés et que, essoufflé, le recteur somnolait maintenant sur ses oreillers, Job prit son courage à deux mains et doucement il avança vers le lit : « Monsieur le Curé, dit-il... »

Le vieillard sursauta et distinguant un marin dans la pénombre : « Quel bateau ? » grogna-t-il.

— La *Sainte-Anne* de Paimpol » balbutia Job.

— La *Sainte-Anne* ! rugit le vieux. Ah ! une jolie bande de jean-f... !

— Oui, nous savons, Monsieur le Curé, que vous n'êtes pas satisfaits de nous et, précisément, le capitaine m'envoie vous demander... respectueusement... pour quelles raisons...

— Quelles raisons ? D'abord, à la campagne de l'an dernier, ton capitaine s'est moqué de moi en

m'envoyant un cadeau dérisoire. Et puis, on m'a rapporté qu'il choisissait mal son équipage. Tu lui diras qu'en particulier, s'il désire être en bons termes avec moi, il se débarrasse d'un certain Job Le Gal de Pleurtuit qui ne manque jamais, paraît-il, même pendant les tempêtes, de lancer de stupides plaisanteries sur le curé de Cancale et sa corde à tourner le vent.

— Oui, dit hypocritement le matelot qui se garda bien de révéler son identité, je ferai vos commissions, monsieur le recteur. Pour Job Le Gal que je connais depuis longtemps, je vous assure que ce n'est pas un mauvais garçon, je lui laverai la tête moi-même et vous pouvez être certain qu'il ne recommencera plus. Quant aux cadeaux insuffisants, voici un petit sac d'écus que le capitaine m'a chargé de vous apporter avec ses compliments et... »

Sans le laisser achever sa phrase, le curé de Cancale prit le sac d'écus, le soupesa puis le vida devant lui sur la couverture. « Comment ! C'est tout ce que m'envoie ton capitaine ? Mais c'est encore pire que l'an dernier ? C'est à croire qu'il n'a pas eu assez de tempêtes depuis six mois ? Tu pourras lui dire que je ne lui conseille pas de sortir de Paimpol tant que le curé de Cancale sera vivant. Tu as bien compris, n'est-ce pas ? Maintenant laisse-moi dormir et que je ne revoie jamais plus ta figure de forban ni celle d'un de tes compagnons ! »

Deux minutes plus tard, le curé de Cancale ronflait aussi bruyamment que les orgues de la cathé-

drale de Rennes. Dans la salle voisine, Job, sans bouger, l'écoutait dormir. Tout un projet désespéré venait en effet de s'échafauder dans son cerveau. Dorénavant, il lui était impossible de transmettre au capitaine le message qu'il venait de recevoir : comment pourrait-il lui confesser que toute la responsabilité des malheurs de la *Sainte-Anne* reposait sur lui, Job, coupable et d'avoir dilapidé les écus et d'avoir, par ses propos inconsidérés, attiré sur l'équipage la fureur du maître des vents ? Le devoir qui lui incombait était donc maintenant de redresser la situation très énergiquement en tirant parti des circonstances favorables que le hasard plaçait à sa disposition. Cette corde, magique de sa nature, mais si usée, si lamentable, ne serait-il pas facile, pendant que le curé dormait, de l'emporter pour la jeter ensuite à la mer où personne ne daignerait la repêcher tant elle était maintenant d'aspect minable ? Et quand le recteur de Cancale n'aurait plus sa corde, quelles représailles la *Sainte-Anne* aurait-elle à redouter de lui ?

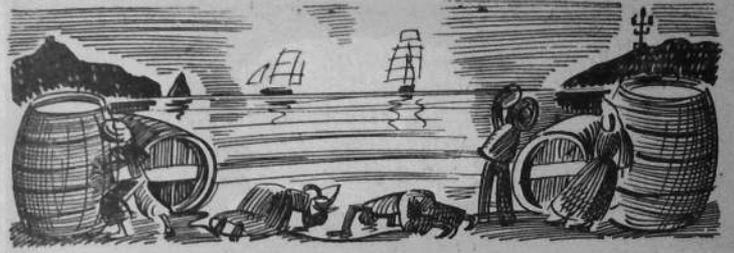
Un homme très scrupuleux aurait hésité davantage mais Job n'était pas de ceux qui réfléchissent longuement. Pendant que les ronflements du curé emplissaient la pièce, Job, son couteau à la main, se glissa furtivement dans la ruelle du lit. Coupant une extrémité du cordage puis l'autre, il se glissa sans encombre jusqu'au seuil, en marchant sur la pointe des pieds. Personne, heureusement pour lui, ne l'avait vu sortir du presbytère. Ayant roulé son fardeau autour de son corps, il se dirigea à

grandes enjambées vers la campagne. Quand il se fut éloigné de plus d'une lieue, il s'assit dans un champ voisin de la grève et il taillada la corde en une vingtaine de tronçons qu'il jeta à l'eau les uns après les autres. Puis, en sifflant, il regagna Pleurtuit sans le moindre remords; ce qu'il éprouvait au contraire, c'était une impression de fierté, le sentiment d'avoir été l'individu qui, une fois pour toutes, avait détruit la corde à tourner le vent.

Devons-nous flétrir Job Le Gal ou l'excuser ? A de pareilles questions, il est bien difficile de répondre. Un être qui a accompli un acte aussi capital échappe en effet aux jugements humains. Certes Job avait contrevenu aux lois de la morale en s'appropriant des écus et une corde qui ne lui appartenaient pas. Mais était-il bien juste que le curé de Cancale détint sur toutes les mers des pouvoirs aussi exorbitants ? Il ne semble pas qu'il en ait été tellement sûr lui-même puisqu'il ne paraît pas avoir protesté publiquement contre le vol dont il avait été victime; et il est remarquable aussi que, depuis lors, jamais une autre corde à tourner le vent n'a été mise à la merci d'un autre potentat.

Tous les ans, au premier avril, c'est devenu pour les enfants un joyeux divertissement que de dépêcher, de porte en porte, un de leurs camarades, réputé pour sa naïveté, afin qu'il sollicite le prêt de la corde à tourner le vent, cette corde étant désormais pour les malins le type de l'objet inexistant et impossible. D'un amusement aussi savoureux, c'est à Job Le Gal que nous sommes redevables; car nul n'aurait songé à plaisanter sur ce

sujet dans les temps où la corde à tourner le vent était une terrible réalité dont le détenteur, comme chacun le savait, était le redoutable curé de Cancale. Chaque matin du premier avril, quelque réserve que formule notre conscience sur la probité de Job Le Gal, soyons-lui du moins reconnaissants des bonheurs que, dans la journée, son initiative va fournir à l'espièglerie de tous les petits bonshommes qui lanceront un de leurs condisciples dans une expédition aussi traditionnelle que fatalement infructueuse.



AU TEMPS OÙ LA MER
ÉTAIT EN CIDRE DOUX



Pourquoi, papa, pourquoi qu'elle est salée, la mer ? » Ainsi m'interpellait mon fils, un petit bonhomme qui, comme on dit, courait alors sur ses sept ans, mais qui trop souvent, suspendait cette course pour me poser d'embarrassants problèmes auxquels je n'avais pas eu, préalablement, le loisir de songer. C'est dans un petit café de Pont-l'Abbé où, par une après-midi de pluie, nous nous étions réfugiés dans l'espoir d'une éclaircie, que mon descendant mettait ainsi mon savoir à l'épreuve en présence de cinq ou six consommateurs qui, les yeux fixés ironiquement sur moi, attendaient les révélations que j'allais apporter

à mon rejeton en même temps qu'aux adultes réunis par le hasard autour de nous. Faute de pouvoir inventer une réponse satisfaisante, j'allais, je le crains, accuser mon malheureux fils de sottise congénitale et lui enjoindre énergiquement de ne plus troubler mes méditations quand un auxiliaire inattendu vint apporter le secret que, tous, dans le café, nous souhaitions connaître et moi tout le premier, en dépit de mes airs supérieurs. C'était un tailleur du pays bigouden, c'est-à-dire une sorte de magicien, détenteur de tous les mystères et donc soupçonné par ses contemporains d'entretenir des relations avec les esprits qui président aux événements du monde. Qu'il eût consenti, entre deux bolées, à nous renseigner sur la vie de l'Océan, voilà qui nous donnait confiance en l'authenticité du récit que nous allons ici transcrire tel que nous l'avons reçu de ses lèvres espiègles et gourmandes.

« La question qu'a posée cet enfant, dit le tailleur, est bien plus sensée que vous pouvez le penser car, si elle s'est présentée à lui, c'est qu'au fond de sa jugeotte, il est bien persuadé que l'eau de mer n'a pas toujours eu le goût désagréable que nous lui connaissons aujourd'hui. Oui, mon petit, il y a eu un temps, et nous en parlons souvent avec regret entre tailleurs et brodeurs du pays bigouden, nous qui avons toujours eu la réputation d'aimer ce qui était bon à manger et à boire, oui, il y a eu un temps où la mer était toute entière faite de cidre doux.

Cela, bien sûr, se passait à l'époque où l'univers venait tout juste d'être créé et où la malice n'avait

pas encore pénétré dans le cœur des humains, ce qui embêtait fort le diable qui, comme vous savez, déteste le bonheur et la bonté. Tout le jour, il se rongait les poings dans sa rage de contempler ce Paradis terrestre qu'était la Bretagne : un Paradis terrestre sans pommes et sans pommiers d'ailleurs. Pommes et pommiers ne sont venus que plus tard pour nous consoler un peu des chagrins qui nous avaient frappés dans l'intervalle. A quoi bon des pommes et des pommiers quand toutes les vagues étaient de cidre doux, aussi bien les vagues immenses accourant du large que les vaguelettes si menues sommeillant dans les flaques de la côte au moment du reflux ?

Dans ce temps-là, les gens de l'intérieur des terres enviaient terriblement les populations du rivage qui pouvaient si indolemment se désaltérer sans bourse délier. Ah ! mes amis, qu'on était alors heureux en Bretagne ! On partait en famille à la pêche et une fois qu'on avait fait sa provision de poisson, on s'installait tous dans une crique où, bientôt, la cotriade cuisait sur un feu d'ajoncs. Jamais on ne rentrait bredouille car c'était l'époque des pêches miraculeuses et vous pensez bien aussi qu'une mer de cidre doux ne risquait jamais de se montrer bien cruelle. C'est tout juste si, dans certaines zones, comme celle de Penmarch où les flots étaient plus énergiquement brassés par les vents, le cidre avait la réputation d'être plus dur et recevait à ce titre la visite de divers buveurs dont la gorge voulait être grattée plus vigoureusement. Représentez-vous tous les groupes, par un beau

jour d'été, joyeusement installés sur le sable d'une de ces baies et détachant de temps en temps vers la mer un gamin comme celui-ci pour emplir une gourde du merveilleux nectar!

Mais un spectacle plus curieux encore était celui auquel on pouvait assister dans ces *abers* si fascinants de notre Bretagne, ces fjords dentelés et d'une telle longueur où l'influence de l'océan ne se fait sentir très loin qu'à l'heure de la grande marée! Maintenant encore, cet instant de la marée montante est guettée par la petite ville tapie au bord d'une rivière presque à sec, comme le moment de résurrection où la vie, arrêtée pendant plusieurs heures reparait, avec le flux qui apporte tout le frémissement du large. Mais, alors, c'était en plus de tout cela, le Pactole bi-quotidien du bon cidre jaune déferlant jusqu'aux seuils des demeures. De toutes les maisons, on se précipitait vers les quais pour emplir les tonnelets de bois et pichets de grès. Voilà un fournisseur sur l'exactitude et la générosité duquel tous comptaient aveuglément car jamais il n'était en défaut. Que nous serions tous riches aujourd'hui et surtout nous les tailleurs si nous n'étions pas obligés de faire aux dépenses de boisson une place de choix dans notre budget! Car manger une dorade sans l'arroser de bon cidre, quelle pitié! Quelle pitié aussi de ne pas égayer d'une rasade de cidre pétillant une tranche de lard ou une livraison de jambon! Lard et jambon, c'était en effet la nourriture de nos ancêtres quand, en hiver il devenait dangereux de prendre la mer. Chaque chef de famille avait à côté de son

étable une porcherie où sommeillaient deux ou trois « messieurs habillés de soie » à qui on demandait d'améliorer l'ordinaire quand le poisson ne donnait pas.

Ce fut à propos de cochons que le diable entra en relations avec nos grand-parents qui étaient ma foi, bien excusables de se laisser circonvenir car la première démarche du démon était, en soi, fort anodine, sauf qu'elle encourageait les hommes à critiquer les cadeaux si généreusement distribués alors par la Divinité. Et puis, comment les Bretons auraient-ils pu deviner que c'était au diable qu'ils avaient affaire, comment auraient-ils reconnu le Malin en la personne de ce brave père Polic, toujours souriant, toujours serviable qui, vêtu d'une houppe et coiffé d'une casquette en peau de renard, allait inlassablement de foyer en foyer proposant l'achat de quelque menue bricole qu'il vendait à très bas prix et qui enrichissait encore d'un peu de douceur une existence déjà si douce!

Toujours, quand il arrivait pendant les repas, on l'invitait à s'asseoir à table où il se conduisait en bon chrétien; il aurait fallu, avouez-le, être extraordinairement perspicaces pour remarquer qu'il arrivait régulièrement après le bénédicité, qu'il ne disait jamais « Dieu vous bénisse! » quand un convive éternuait et qu'on ne l'avait jamais vu, non plus, tracer sur un pain le signe de la croix avant de le couper.

Or Polic, par un soir d'hiver où il dînait dans une maison de Pont l'Abbé sortit de sa poche un sachet empli d'une matière blanchâtre qui venait

de pays lointains et grâce à l'emploi de laquelle lard comme jambon, déclara-t-il, restaient aussi savoureux à la fin de l'hiver qu'à son début, même si le cochon avait été tué au milieu de septembre. Notez que beaucoup de gens, leur attention étant surtout concentrée sur le cidre, n'avaient même pas remarqué que le lard fût de goût moins agréable en décembre qu'en octobre ou, tout au moins, ceux qui s'en étaient aperçu acceptaient la chose comme un résultat fort naturel de l'évolution de la saison. « Cette substance blanche se nomme le sel, dit Polic à ses hôtes. Laissez-moi saupoudrer de ce sel le lard qui reste dans votre huche et vous verrez qu'il sera aussi délicieux au printemps prochain qu'il l'était au commencement de l'automne. » De chaumière en chaumière Polic allait ainsi répétant son antienne et toute la Bretagne bientôt chanta les louanges de Polic dont le sel maintenant la saveur de tout ce qui avait bon goût dans le monde.

C'était le moment qu'attendait Polic pour attirer tous les Bretons dans son piège. « Ce cidre flatte toujours le palais, bien sûr, commença-t-il à dire très gentiment en vidant son bol à petites gorgées, mais, vous qui êtes des connaisseurs, est-ce que vous ne trouvez pas tout de même, qu'il est un peu moins fin que celui de l'an dernier et surtout des années précédentes? » De peur de passer pour ignorants en matière de cidre, ce qui est le plus grave reproche qu'on puisse adresser à un Breton, toute la famille, y compris les petits garçons de quatorze ans, fut d'accord avec Polic et d'accord

aussi quand il affirma qu'il était grand temps de saler la mer si on voulait qu'elle se conservât pour l'an prochain et les années à venir.

Partout où il se rendait, tous lançaient vers lui des regards suppliants : « Père Polic, quand allez-vous saler la mer? » Lui, rechignait maintenant, prétendant que ce serait pour lui une bien lourde responsabilité car il se trouverait plus tard des personnes pour soutenir (mais oui, il y en aurait!) qu'il eût mieux valu laisser l'océan tranquille.

Alors, pour mettre à l'aise la conscience du brave Polic, il fut décidé que, dans la Bretagne entière, le projet de saler la mer serait affiché aux portes de toutes les mairies; et s'il y avait des mauvais coucheurs qui fussent d'avis contraire, ils étaient priés de venir, après la grand'messe, justifier leur opposition à la transformation suggérée. Le dimanche suivant, aucun Breton n'ayant voté non, Polic qui était au comble de la joie promit que, dès le lendemain, il donnerait satisfaction au vœu unanime de tout un peuple.

Le lundi matin, il se dirigea vers la pointe du Raz, suivi d'une foule qui l'acclamait, ce qui ajouta encore à sa satisfaction perverse. D'un petit sac, il tira quelques pincées de sel qu'il laissa tomber méticuleusement à la mer. « Etes-vous sûr, au moins, d'en avoir mis suffisamment, père Polic? » demandaient anxieusement les regardants qui estimaient qu'il avait été bien vite en besogne. « Oui, oui, soyez tranquilles! » répondait sardoniquement Polic qui savait bien que son sel était un produit diaboliquement concentré dont quelques grains

suffisaient pour saler l'océan entier et jusqu'à la fin des âges.

Le jour suivant, toute la Bretagne, la gourde à la main, descendait allègrement vers les grèves pour y puiser l'élixir dont on savait que, dorénavant, la saveur resterait immuable. Mais quelle grimace fit toute la Bretagne quand elle eût humecté ses lèvres! « Il se peut, dirent certains, que le sel n'ait pas encore été complètement absorbé par la mer. Nous avons bu trop tôt. Tout ce que Polic a lancé a dû rester à la surface de l'océan ou peut-être sur le bord des côtes. Son sel, en tout cas, est d'excellente qualité car le peu que Polic a jeté a déjà bien changé le goût du cidre. » « Peut-être, ronchonnaient d'autres. Polic s'est-il trompé dans son dosage? Nous ferions bien de le prévenir. » « Bah! répliquèrent les optimistes, nous n'en mourrons pas pour deux ou trois jours passés sans cidre. »

Mais les semaines s'écoulèrent et il devenait impossible de nier l'épouvantable catastrophe. L'océan était imbuvable et imbuvable encore, il l'est malheureusement à l'heure où nous parlons ici. Quant à Polic, impossible de retrouver sa trace. Son but était maintenant atteint puisqu'il était parvenu à jeter l'amertume dans les âmes en même temps que dans la mer. Son rôle public était donc terminé tout au moins en tant que père Polic bienfaiteur de l'espèce humaine. Provisoirement démasqué, il n'était plus, en attendant de se découvrir un nouvel état-civil, que le diable tout court, un esprit habituellement invisible et traitant seule-

ment avec les désespérés qui veulent échanger leur part de ciel contre quelques satisfactions terrestres; ceux-là il a coutume de les recevoir sous son nom réel de Satan et seulement sur rendez-vous.

Au milieu de la détresse générale et du remords collectif, il est une seule corporation, poursuit le tailleur en clignant de l'œil vers le patron de l'auberge, qui ait, sans oser proclamer tout haut son bonheur, accepté fort allégrement le crime accompli par le vieux Polic; c'est la corporation des aubergistes puisque, au cas où Polic ne l'aurait pas voulu, il n'existerait pas encore de débits en Bretagne. Si, par contre, il est un corps de métier qui, quoiqu'on dise, garde à Polic une rancune bien tenace, c'est certainement le corps des tailleurs, car c'est parmi eux, Messieurs et Mesdames, qu'on a toujours rencontré, n'est-ce pas, les plus fervents amateurs de cidre, et comme quantité et comme qualité! »





LE TRO-BREIZ DES GÉANTS



Ly a eu autrefois des géants en Bretagne et qui y vivaient à leur fantaisie car vous pensez bien que peu de gens se seraient risqués à contrarier de pareils gaillards qui, lorsqu'ils étaient de mauvaise humeur, déracinaient rageusement des arbres, les allumaient à un brasier puis se promenaient par les villages en enflammant de leurs torches énormes toutes les maisons que le hasard plaçait sur leur chemin. Quand les géants étaient de bonne humeur, les paysans n'avaient pas lieu non plus de se réjouir car les divertissements des monstres sont toujours à leur mesure. En se rendant un matin dans leurs champs, les villageois découvraient par exemple, que les récoltes en avaient été détruites par la masse

immense d'un rocher que ces messieurs s'étaient amusés à extraire d'une carrière voisine puis à lancer le plus loin possible pour savoir lequel était le plus vigoureux de tous les géants établis en Bretagne. Encore aujourd'hui, vous pouvez un peu partout trouver trace de leur passage; ces grosses pierres qui dominant le Passage de Plougastel, c'est eux qui les ont jetées en éclatant de rire, un rire qui résonnait au loin comme une tempête; et si le golfe de Morbihan compte un tel nombre de petites îles, c'est qu'une dizaine de ces satanés géants, afin de s'assurer un passage à pied sec, s'était toute une journée occupée à truffer le lac marin de ces galets énormes sur lesquels ils ont ensuite traversé la baie avec le plaisir que vous prendriez à franchir un ruisseau en bondissant de pierre en pierre.

Au fond, si l'on parlait beaucoup de ces géants, il était bien peu de Bretons qui pussent se vanter de les avoir vus; ce n'était guère en effet qu'à la nuit tombante que ces intrus avaient coutume de vagabonder sur les routes. Etant donné leur taille, ils tenaient à se réserver les voies de communication pour eux seuls; encore grommelaient-ils souvent d'être contraints à s'engager dans ces chemins creux, si fréquents chez nous et où, de temps en temps, ils devaient se glisser presque à quatre pattes pour que leur barbe ne s'enchevêtrât point dans les branches des chênes qui sont juchés sur les talus. Mais quelle émotion pour les campagnards qui, après le crépuscule, rentraient chez eux de l'auberge quand, sans s'y attendre le moins du monde, il leur fallait s'engouffrer entre

deux jambes qui marchaient très vite ou quelle terreur encore quand ils apercevaient venant sur eux, à un carrefour, deux formes hautes comme des maisons de plusieurs étages et qui s'entretenaient entre elles en un langage inconnu!

Les géants, d'ordinaire, ne cherchaient pas à faire mal aux hommes, sachant trop bien qu'ils avaient besoin de ces êtres minuscules pour leur élever des vaches et des moutons qu'on glissait négligemment dans sa besace quand on pensait que le garde-manger du château commençait à se dégarnir. De temps en temps, néanmoins, et pour examiner un homme à loisir, le géant se penchait vers le sol et il portait le passant jusqu'à son visage pour regarder de près la structure et les habits de ce bizarre animalcule. Ceux à qui la mésaventure était arrivée en gardaient, outre le souvenir de quelques meurtrissures la sensation désagréable d'avoir été soulevés à une hauteur vertigineuse jusqu'en face d'une bouche monstrueuse qui, quand elle s'ouvrait, ressemblait à un abîme. Quelquefois, pour effrayer le malheureux, le géant feignait même de vouloir dévorer sa prise et il se réjouissait des mines suppliantes de sa victime.

Pouvait-on jamais savoir ce dont ces géants étaient capables? Pas le moindre sentiment moral n'habitait ces formidables organismes dont la venue avait précédé l'arrivée de notre espèce sur notre planète mais dont il n'existait plus que quelques exemplaires déjà recélant en eux certains signes de décadence. Jaloux des hommes qui étaient physiquement plus faibles qu'eux mais

intellectuellement leurs supérieurs, ils erraient à travers notre époque comme des primitifs égarés parmi leur descendance, continuellement redoutant une rébellion contre leur brutalité de ceux qu'avec mépris ils appelaient les nabots. Et c'est une des raisons encore pour quoi ils se déplaçaient presque toujours par deux ou par trois et aussi discrètement que possible, sauf quand ils avaient défoncé quelques barriques car l'ivrognerie était une de leurs passions les plus violentes.

C'est quand les fumées de l'hydromel commençaient à leur monter au cerveau que les géants se répandaient en épouvantables blasphèmes contre la Divinité car ils détestaient Dieu et les saints encore plus qu'ils ne haïssaient les hommes. Au cours de leurs beuveries, ils ne connaissaient pas de satisfaction plus perverse que de pénétrer en cortège dans une église et d'y parodier les rites religieux en s'affublant de vêtements sacerdotaux bien trop petits pour eux et en hurlant à tue-tête des chansons obscènes sur des airs sacrés. Car, ainsi que les Titans et les Cyclopes, ils se disaient les fils de la Terre et, comme tels, ils se plaisaient à narguer le ciel par d'immondes vociférations.

Combien de temps les puissances célestes toléreraient-elles de pareils scandales ? Voilà ce que se demandaient avec angoisse tous les Bretons. De fait, elles attendaient que le crime fût plus exemplaire encore, pour que le châtement fût plus solennel et restât, de cette façon, gravé pour toujours dans la mémoire des hommes. Comme les géants constataient, de leur côté, que leurs forfaits res-

taient impunis, ils décidèrent de manifester leur impiété par une cérémonie sacrilège qui ébranlerait les croyances de la Bretagne entière en l'amenant à douter de l'efficacité du courroux divin.

Dans son château de la Roche-Maurice maintenant en ruines mais qui, fièrement dressé sur sa butte, était, dans les temps dont nous parlons, la plus magnifique forteresse de la région, le chef des géants bretons, celui dont le nom est passé à la postérité comme celui du Pautremat avait rassemblé autour de lui tous ses congénères, au nombre d'une centaine environ, afin de leur exposer l'horrible projet qu'il avait conçu et c'était un stupéfiant spectacle que tous ces amoncellements de chair écroulés plutôt qu'assis autour d'une table en fer à cheval dans la vaste salle du palais. Devant chaque invité avait été posée une lourde amphore à deux anses que des serviteurs ne cessaient d'emplir dès qu'elle commençait à se tarir et ce fut de grognements affirmatifs que les membres du conseil ponctuèrent le discours du Pautremat leur proposant, afin de bien railler une des dévotions les plus chères à la Bretagne, la célébration d'un Tro-Breiz d'un nouveau genre auquel participeraient tous les géants. Le Tro-Breiz, le Tour de Bretagne, c'était le pèlerinage que tout Breton devait effectuer au moins une fois dans son existence en se rendant à pied d'une basilique à l'autre pour se prosterner devant l'image de chacun des grands saints bretons; et, quand les infirmités empêchaient quelqu'un d'accomplir le Tro-Breiz promis, il en confiait alors la

réalisation à des « piétonnes », à des pauvresses dont la profession principale était de se rendre ainsi de sanctuaire en sanctuaire pour y prononcer, par procuration, les paroles qui lui étaient confiées. Quelquefois, c'était toute une paroisse, avec ses prêtres à sa tête, qui abandonnait le soin de ses bestiaux à la paroisse voisine et qui s'ébranlait vers les églises les plus vénérées. Il arrivait même qu'après une terrible épidémie, ce fût toute la Bretagne qui se mît en mouvement; tous les villages, sans exception, se donnaient rendez-vous devant les reliques des saints protecteurs.

C'était un de ces Tro-Breiz œcuméniques et récapitulatifs que le Pautremat avait entrepris de singer avec le concours de ses hideux camarades. Le même jour, de tous les points de l'Armorique, des tribus de géants, parties à la rencontre les unes des autres, lèveraient vers le ciel en des gestes de défi des cierges colossaux ainsi que des bannières qu'on irait, celles-là, chercher dans les sacristies de Saint-Pol de Léon ou du Folgoat. Ah! il existait bien dans chaque bourg un avorton humain qui, un peu moins débile que les autres villageois, se faisait gloire de pouvoir transporter pendant un quart de lieue un de ces somptueux étendards, quitte à risquer de se rompre les reins dans la frénésie de son effort. Mais que diraient-ils, ces farauds, quand, à leur tour, ils verraient un géant lever à bout de bras une de ces bannières et la transporter en se jouant à travers toute la péninsule comme s'il se fût agi d'un bâton léger coupé dans une haie? Oui, ce serait une farce grandiose

et l'assemblée résolut donc de mettre, dès le dimanche suivant, son projet à exécution.

Lorsque le matin du crime fut venu, les défilés commencèrent de très bonne heure à se former devant chacune des sept églises consacrées à l'un des évêques fondateurs des sept diocèses de Bretagne. Sur le seuil des chaumières, les paysans s'étaient réunis, en proie à une épouvante mystique mais l'espérance pourtant au fond du cœur car il n'était pas possible, et leurs « recteurs » le leur avaient répété, qu'une profanation aussi inique pût se dérouler jusqu'au bout. Cependant les géants, avec des rictus démoniaques, enflammaient la mèche des cierges lourds de centaines de livres dont ils avaient pillé la cire dans toutes les ruches du pays et ils soupesaient dédaigneusement les bannières respectées sur lesquelles souvent se détachaient en relief des scènes de la vie du Christ avec des personnages de dimensions presque naturelles.

Mais le signal du départ venait à peine d'être donné qu'au moment où l'Angélus sonnait à tous les clochers, le miracle attendu se produisit, dans son implacable majesté. Une rafale venue de la mer souffla soudain sur toute la Bretagne. Dans un ciel sans nuages, le tonnerre gronda et des éclairs s'entremêlèrent. Terrifiés, les géants s'enfuirent dans la campagne mais aucun d'entre eux ne put échapper à la foudre qui, un à un, les abattait tandis que le sol s'ouvrait au-dessous d'eux pour les engloutir. Le cataclysme ne dura que quelques minutes et le paysage ensuite recouvra sa tranquillité.

Quand les habitants se répandirent sur les routes pour contempler ce qui restait de leurs ennemis, ils eurent la surprise de ne découvrir aucune trace de ces corps qui avaient été si grands; la terre d'où ils étaient nés les avait entièrement repris dans son sein. Ce qui, au-dessus d'eux, émergeait à la surface de la glèbe, c'étaient les objets qu'à l'instant de leur mort ils étreignaient éperdument dans leurs doigts raidis. Un peu partout sur la presqu'île, les cierges difformes que les géants avaient sculptés de leurs mains bestiales s'étaient transformés en autant de pierres aux étranges contours qu'on a, depuis, nommées des menhirs et les personnages qui, sur les velours des bannières s'étaient détachés en relief s'étaient aussi figés en autant de statuettes blotties au pied de la croix qui surplombait l'étendard. Par suite des intempéries ou des destructions opérées par les hommes au travers des âges, il est disparu beaucoup de ces monuments de pierre qui commémoreraient le châtement infligé jadis à l'arrogance des géants bretons mais il reste encore assez de mégalithes, ayant parfois gardé, comme à Carnac, leur allure processionnaire et il demeure, aussi, bien assez de calvaires à personnages éparpillés sur toute l'étendue de l'Armorique pour que, dans les âmes, le souvenir subsiste, très vivace, de la perversité des géants et de la destruction qu'ils subirent, un dimanche matin à l'angélus, quand la foudre gronda dans un ciel sans nuages.



LE SACRISTAIN, LE CURÉ ET L'AGRIPPA



QUAND Jobic Le Men entra comme sacristain au service du recteur de Ploumilliau, il ne dissimula pas à son curé qu'il éprouvait quelque appréhension à s'engager dans ce qu'il croyait être un métier sédentaire. « Oui, je sais bien, lui dit-il, il y a les sonneries de cloches qui dégourdissent les bras. Mais, en gros, l'occupation que vous me proposez (et même au moment où je me démènerai un peu pour signaler, à toute volée, l'entrée et la sortie d'un cortège), cette occupation-là, c'est une profession d'homme d'intérieur. Jeune comme je suis encore et assez porté à la bagarre, je vous avoue que j'aurais préféré, en

quittant le régiment, trouver l'occasion de dépenser mon activité contre des adversaires plus sérieux que des dévotes trop bavardes ou les enfants turbulents du patronage. »

Devant la franchise de Jobic le recteur éclata de rire car c'était lui-même un solide gaillard et le chasseur le plus réputé de toute la région. « N'aie pas peur, Jobic, lui dit-il, de devenir indolent pendant que tu travailleras sous mes ordres. Ce que je crains, c'est plutôt que tu ne demandes grâce quand je t'aurai fait connaître les travaux que j'exigerai de toi. Un sacristain, en effet, n'a pas pour unique souci le balayage de l'église ou le nettoyage des burettes. Tu réclames un adversaire digne de toi; je vais t'en donner un et de belle dimension puisque c'est l'Ennemi du genre humain, Satan, contre qui je livre continuellement de rudes batailles et si j'ai fait appel à un luron tel que toi, c'est justement parce que j'avais besoin de quelqu'un qui m'aidât à tenir tête à tous les démons de Lucifer. Sois tranquille : Belzébuth t'en fera mouiller des chemises comme il m'en fait mouiller à moi-même tous les jours. Ah! tu veux du travail? Eh bien, dès ce soir, je vais t'en fournir. Il y a, dans le voisinage, un agrippa qui n'est pas où il doit être. Je craignais de ne pas être assez vigoureux pour le ramener à moi tout seul jusqu'à la cure mais, maintenant que tu es là, je suis à peu près sûr que nous en viendrons à bout. »

Un peu ébahi mais en même temps réconforté par cette perspective d'un risque à courir, Jobic regarda son recteur avec reconnaissance : « Quand

partons-nous? lui dit-il. Mais d'abord, qu'est-ce que cet agrippa comme vous l'appellez? Est-ce un homme ou une bête?

— Ma foi, dit le curé, ce n'est exactement ni l'un ni l'autre comme tu pourras t'en rendre compte d'ici une heure ou deux car, dès la tombée de la nuit, nous allons partir à sa recherche. A en juger par les apparences, ce n'est qu'un livre mais un livre vivant car les démons l'animent de toute leur perversité. Chaque prêtre avait autrefois, à sa disposition, dans son presbytère, un agrippa qui, brusquement, apparaissait sur sa table de nuit, dès qu'il prenait possession de sa cure. Grâce à cet agrippa, chaque prêtre obtenait un droit de contrôle sur les agissements des démons résidant dans sa paroisse; il lui était permis de convoquer nommément les divers diables et de leur faire au besoin lâcher prise quand, par quelque subterfuge, ils avaient mis la griffe sur une âme chrétienne qui n'était qu'en état de péché véniel. Mais, au moment de la Grande Révolution, quand le clergé a été dispersé, bon nombre d'agrippas ont réussi à s'évader des presbytères et ils ont cherché refuge chez les incroyants qui n'ont pas demandé mieux que de leur accorder l'hospitalité. C'est le devoir d'un prêtre qui, comme moi, est sans agrippa, de récupérer un des livres magiques quand il apprend qu'un de ces grimoires est caché dans les environs.

« Hier, le père Digabel est venu d'un air assez embarrassé m'avouer qu'il avait chez lui un de ces agrippas qu'il tenait de son grand-père. Tu sais que les Digabel ont toujours eu la réputation, dans la

commune, d'être plus ou moins jeteurs de sorts. Ce Digabel-ci a failli être emporté il y a quelques semaines par une attaque et il a peur de passer dans l'autre monde en gardant sur sa conscience la responsabilité de son agrippa. A plusieurs reprises, il a bien essayé de se débarrasser de son invité mais les agrippas ne se laissent pas facilement expulser, surtout par des laïcs. Nous allons donc, à la requête du père Digabel, tenter un coup de main tout à l'heure contre l'agrippa. J'ai préparé deux paquets de grosses cordes qui, pendant une semaine, ont trempé dans un bénitier, des crocs de fer à toute épreuve, et deux fouets de bonne lanière. Si, avec cela, nous ne triomphons pas du monstre, c'est que nous n'aurons pas beaucoup de cœur au ventre. Après ce que je viens de te révéler, es-tu toujours disposé à être sacristain? Il n'y a plus guère, vois-tu? que dans ce métier-là qu'il reste encore des possibilités d'aventure; je veux dire d'aventure au service du Bien comme étaient les aventures des Chevaliers de la Table-Ronde. »

Vous pensez bien que Jobic n'était pas homme à refuser de participer à un coup de main. Voilà donc, à la nuit, nos deux compagnons qui, munis de leur attirail, sortent secrètement du bourg pour se diriger vers la maison du père Digabel, une chaumière isolée que l'on peut voir encore sur le chemin conduisant au bois de Kerroparz. Dans la salle, le père Digabel les attendait et c'est à voix basse qu'il les accueillit : « Je crois, leur dit-il, qu'il ne se doute de rien mais il faut certainement vous attendre à une grande résistance de sa part,

une fois que vous l'aurez décroché du plafond. Quant à moi, j'ai renoncé à me débarrasser de lui par mes propres moyens. L'autre jour encore, j'ai essayé de le noyer, à la grève de Ben ar Fourn. Au prix de bien des efforts, je l'ai traîné jusqu'à la mer car j'ai encore de la poigne. Là, je l'ai lesté de cinq grosses pierres et, pendant une demi-heure, je l'ai maintenu sous l'eau. Exténué, je suis rentré chez moi, persuadé que je n'en entendrais plus jamais parler. Ah bien oui! Quand je suis arrivé à la maison, il était là, cramponné à sa place habituelle. Tout seul, il s'était renchaîné à la poutre où vous allez le voir se balancer. Et le plus fort, c'est que les pages n'en étaient pas mouillées, tandis que moi, j'étais trempé de sueur et d'eau de mer. Encore n'a-t-il pas été bien méchant à mon égard parce qu'il ne me prenait pas très au sérieux; mais, quand il aura vu qu'il a affaire à un curé et à un bedeau, alors il est capable de se fâcher pour de bon. Tenez! poursuivit-il en allant chercher une bouteille d'eau-de-vie de cidre, je vais vous offrir à tous deux un coup de « dur » car vous aurez sûrement besoin de toute votre énergie. »

Après avoir chacun vidé leur verre, le curé et le sacristain pénétrèrent dans la pièce contiguë où ils virent l'agrippa attaché à une poutre par deux grosses chaînes. C'était un livre énorme, aussi haut qu'un homme et couvert d'une peau fauve et velue; dès que la porte s'ouvrit, il se détacha de lui-même avec un cliquetis terrible et se rua vers les visiteurs avec l'intention de les bousculer et de s'enfuir. Mais le prêtre, tout de suite, arrêta son élan en

l'aspergeant d'eau bénite qu'il avait apportée dans un flacon.

« Ligotte-le bien vite, cria-t-il alors à Jobic. Oui, de doubles nœuds bien serrés; fixons les crocs maintenant et puis traînons-le jusqu'au presbytère. » Traînons-le! c'était vite dit. Mais l'agrippa, déjà lourd de sa nature, s'ingéniait à se rendre plus lourd encore à chaque minute et il fallut faire appel au père Digabel pour qu'il poussât l'agrippa par derrière jusqu'à ce que le livre fût parvenu dans la pièce que le curé avait aménagée pour le recevoir. Là, les trois hommes le cadennassèrent contre une poutre mais en plaçant au-dessous de lui un pupitre, afin qu'il fût possible au prêtre de le feuilleter à loisir chaque fois qu'il aurait à le consulter.

Tout réjoui de l'heureux résultat de l'opération, le père Digabel demanda l'autorisation de se retirer et Jobic, à son tour, s'appêtait à en faire autant quand le curé lui déclara : « Nous n'avons encore accompli qu'une partie de notre besogne. Il n'y a pas de danger maintenant qu'il arrive à quitter sa nouvelle résidence, à condition toutefois que, chaque matin, tu humectes ses chaînes d'une ration suffisante d'eau bénite. Mais il s'agit présentement de le faire parler et c'est ce qui lui est, de beaucoup, le plus désagréable. Prenons chacun un fouet et nous allons tous deux le rosser d'importance jusqu'à ce qu'il se décide à me livrer ses terribles secrets. »

La première rossée qui dura une dizaine de minutes desserra les immenses fermoirs de cuivre qui

grincèrent de fureur avant d'obéir; et puis ce furent les pages en parchemin qui s'obstinèrent à s'agglomérer les unes contre les autres, surtout les pages où les secrets les plus rares étaient blottis; et chacun à son tour, curé et sacristain fouettèrent, fouettèrent l'agrippa jusqu'à ce que la résistance de l'ennemi fût brisée.

Mais brisée sur un point seulement; car l'agrippa, quoique torturé de douleur, cherchait encore un moyen de retarder sa capitulation définitive. Les caractères du grimoire se refusèrent à se laisser lire; ils étaient roses, au lieu d'être rouges, de ce rouge de sang qui doit distinguer les lettres d'un agrippa vraiment efficace. Il fallut frapper, frapper encore et à tour de bras pour que le livre se résignât à se soumettre.

Haletant comme des soufflets de forge mais contents d'avoir gagné la bataille, les deux triomphateurs s'assirent à côté l'un de l'autre, puis, quand la respiration leur fut revenue, le curé, dans l'enivrement de sa victoire, commença d'expliquer à Jobic, quoiqu'en termes assez imprécis, les méthodes qui allaient lui permettre de convoquer les démons et ensuite de les renvoyer à leurs tanières.

Avec émerveillement, Jobic écoutait, les yeux pleins d'envie mais la bonne alors frappa à la porte : une femme en pleurs était venue réclamer l'extrême-onction pour son mari. « Je pars à l'instant », dit le curé en prenant le sac de cuir noir que lui tendait la servante. Jobic déjà se levait pour l'accompagner. « Non, déclara le prêtre, je serai bientôt de retour et s'il est indispensable que, moi,

je sorte, il n'est pas nécessaire que tu attrapes un refroidissement, après avoir travaillé d'aussi bon cœur. D'ailleurs, il est préférable que, pendant cette première nuit, nous ne laissions pas l'agrippa sans surveillance, au cas où il lui prendrait l'étrange fantaisie de regimber encore. Dès que j'aurai extrémisé le mourant, je viendrai te retrouver ici. »

A peine le curé se fut-il éloigné que Jobic se laissa tenter par l'agrippa qui, sournoisement, faisait miroiter devant lui tout le chatoiement de ses lettres rouges. Pourquoi Jobic ne profiterait-il pas de cette circonstance inespérée? Pourquoi n'essaierait-il pas, lui aussi, d'interroger l'agrippa et de convoquer un tout petit diable de rien du tout, simplement pour avoir le plaisir de le renvoyer ensuite? Il commença par promener son doigt sur une des lignes puis, non sans peine, il épela un mot et un autre encore.

Oh! les démons ne se firent pas prier. Sans s'inquiéter de savoir si leurs noms avaient été correctement prononcés ou point, ils se dépêchèrent de surgir. Très certainement il en vint même qui n'avaient pas été le moins interpellés. Car, en un tournemain, la chambre fut pleine de toute une kyrielle de diabolins qui, s'emparant de Jobic, l'emmenèrent en moins de temps qu'il ne faut pour le dire vers un monde pire encore que celui où nous vivons aujourd'hui.

Quand, quelques minutes plus tard, le curé rentra au presbytère, il comprit immédiatement ce qui s'était passé puisqu'une odeur d'enfer emplissait la salle et que Jobic n'était plus en sentinelle

devant l'agrippa. Se précipitant vers le livre, l'abbé, d'une voix impérieuse, y lut l'ordre à Belzébuth de restituer immédiatement le bedeau volé, mettant dans sa protestation d'autant plus de véhémence qu'un bedeau étant bien d'Eglise, le diable, en le déroband, s'était rendu coupable d'un sacrilège dont aucun démon n'ignore la gravité.

Belzébuth dut bien comprendre que, même en s'en tenant à la jurisprudence diabolique, ses subordonnés avaient singulièrement outrepassé leurs droits car, une seconde après l'incantation, Jobic fit sa rentrée dans le presbytère. Mais quelle piteuse rentrée ce fut! Tous ses vêtements étaient en lambeaux; sur son visage se lisaient à la fois la honte et l'effroi et, surtout, de toute sa personne, il s'exhalait une odeur de soufre dont jamais il ne put se défaire. A personne, sauf à son curé, il ne voulut raconter, en détail, sa déconiture, mais, à elle seule, cette odeur qui restait attachée à son corps était suffisante pour prouver l'existence de l'Enfer aux plus incrédules. Quand, le dimanche, il passait dans les rangs au moment de la quête, ces effluves sataniques se mêlant aux parfums de l'encens engageaient inéluctablement dans les voies de la vertu ceux qui auraient été tentés de mettre en doute les prônes du curé sur les esprits du mal et sur les embûches tendues aux malheureux humains par l'ingéniosité criminelle des anges déchus.



LE DRAGON ET LE PHILTRE D'AMOUR



QUAND les fées sont méchantes, elles sont terriblement méchantes mais quand elles sont bonnes (et c'est presque toujours le cas) il est difficile à des humains de les égaler en générosité. Or, entre toutes les bonnes fées de Bretagne, la meilleure, sans aucun doute, était la fée du Stangala qui, dans les environs de Quimper, employait tout son temps, ce qui n'est pas peu dire car les journées comme les nuits des fées sont deux fois plus longues que les nôtres, à rendre autour d'elle tous les services que son cœur ingénieux lui suggérait. Dans les fermes, les servantes étaient tellement accoutumées à ses gentillesses miraculeuses qu'elles éprouvaient à peine de la

surprise quand, le matin, en se réveillant, elles trouvaient auprès de leur lit leur quenouille magnifiquement filée et, par un raffinement de délicatesse, embellie de rubans multicolores qu'on portait ensuite avec fierté à son corsage puisque c'étaient des présents venus tout droit du pays des fées.

Mais, pour la fée du Stangala, tout cela n'était que politesse sans grande portée; ce qu'elle rêvait, dans sa bonté ardente, c'était d'accomplir, au bénéfice de l'espèce humaine, un acte qui serait un véritable don de soi. Encore fallait-il qu'une occasion se présentât car on n'a pas quotidiennement la possibilité de s'offrir en holocauste et ce qui rend, justement, pénible l'exercice de la vertu, c'est de se contraindre pour faciliter la vie des autres, à des gestes sans danger mais aussi sans éclat.

Enfin l'Occasion surgit un jour et, incontestablement, elle était de belle taille. Il est vrai que, pour en tirer un parti convenable, il était indispensable d'avoir à sa disposition un attirail de fée et surtout cette pratique incessante des ruses de cœur qui avait toujours caractérisé la fée du Stangala depuis l'instant où elle était née, en plein champ, dans une touffe de fougères par un frais matin d'avril.

Un jour donc, le bruit se répandit dans le clan des fées qu'un gigantesque dragon, comme il en subsistait encore beaucoup, dans ces temps-là, avait annoncé son intention de se rendre à Quimper pour y choisir une épouse. De fées, il n'était point question en cette affaire car, ces dames, de par

leur nature exceptionnelle, jouissent du privilège de ne pouvoir être réquisitionnées par les dragons. Quant à accepter, sans contrainte, de devenir la femme d'un de ces personnages, voilà ce à quoi aucune fée, même la plus fantasque, n'avait jamais songé jusqu'alors dans le plus absurde de ses rêves car les fées méprisent les dragons qui, grossiers et pervers, sont affligés de mille infirmités dont les plus graves sont qu'ils crachent le feu en toute saison et qu'ils font sortir de leurs naseaux un épais nuage de fumée.

Rendons d'ailleurs aux dragons cette justice qu'ils ne se souciaient pas des fées. Leur habitude, quand ils désiraient une épouse, était de se présenter devant une ville et d'annoncer, sans aucune circonlocution, qu'ils allaient anéantir la cité si on ne leur dépêchait pas les plus belles vierges du pays, parmi lesquelles ils se choisiraient une ou plusieurs compagnes, quitte à mettre à mort leur élue si, dans quelque temps, elle avait cessé de leur plaire. C'est ainsi que le dragon de notre récit comptait procéder à Quimper où les plus belles filles du lieu et même celles qui, sans motif valable, se croyaient telles frissonnèrent de terreur quand elles furent avisées de la venue prochaine du choisisseur. Frisson de terreur, certes, mais en même temps appréhension de ne pas être désignées par le monstre car une femme, en toute circonstance, même lorsqu'elle hait un homme, souhaite d'être préférée par lui à d'autres femmes.

Pendant tout un jour, la fée du Stangala (et c'était là chez elle le signe d'une bien profonde

émotion) s'arrêta de faire le bien pour se demander par quel procédé elle pourrait décider le dragon à ne plus réclamer ce qu'il exigeait avec tant de menaces. Quel superbe cadeau lui proposerait-elle en échange de sa renonciation? Des richesses? Mais les dragons possèdent tous d'immenses trésors! Des dons magiques? Un brevet de longue vie? Mais un dragon est immortel tant qu'il n'a pas été vaincu par un homme en combat singulier et, par surcroît, il a presque toujours pour père un magicien ayant tourné son activité vers le mal!

Plus la fée réfléchissait, plus il lui apparaissait en sa méditation passionnée qu'il n'existait pour elle qu'un seul moyen de résoudre le problème et c'était de faire absorber au dragon un philtre assez fort pour qu'il devint amoureux d'elle, fée du Stangala. Ce philtre, une seule personne dans tout l'univers était capable de le combiner et c'était la propre mère de la fée du Stangala : la fée de Morgat. C'était cette dernière en effet qui, jadis, avait fabriqué le breuvage demeuré célèbre dans toute la chrétienté pour avoir uni l'un à l'autre et jusque par delà la mort les deux amants les plus illustres depuis que le monde est monde : Tristan de Cornouailles et Yseut la Blonde.

La fée du Stangala, en quelques secondes fut devant sa mère qu'elle savait pouvoir rencontrer à Morgat, dans la grotte de l'Autel où, pendant des heures, la magicienne se plaisait à se retirer pour y savourer dans le silence, les scintillements qui se jouaient à travers la pénombre.

« Ma mère, dit la fée du Stangala, vous m'avez

promis que vous approuveriez toutes mes décisions parce que vous saviez que je ne les prendrais pas à la légère. J'ai bien peur, pourtant, que vous ne blâmez aujourd'hui ce que j'ai l'intention de faire, bien qu'aucun de mes projets n'ait été plus réfléchi et plus digne d'encouragement. Ma mère, je voudrais me marier.

— Te marier? dit la vieille fée en souriant. L'idée n'a rien, en soi, qui me révolte car je suis certaine que tu auras choisi un prétendant digne de toi. Il ne me déplaira pas d'avoir un gendre élégant et bien tourné et j'espère être bientôt environnée de toute une ribambelle de petits enchanteurs et de fées en miniature. Qui donc a demandé ta main et quelles sont les qualités que tu as découvertes en ce prince?

— Ma mère, reprit la fée du Stangala avec un peu de gêne dans la voix, ce n'est pas lui qui m'a demandé en mariage et c'est moi qui, au contraire, souhaiterais être agréée par lui. Il n'a pas encore de qualités mais seulement de très gros vices; il n'est pas élégant; il est même réputé pour sa laideur. Cependant, si vous voulez bien m'accorder votre appui, il deviendra vertueux et je cesserai de le trouver hideux pour le juger plus beau que le soleil. Je le hais à présent ou plutôt je le haïssais hier mais, avec votre aide, je suis sûre de l'aimer éperdument : oui, comme jamais mari n'aura été aimé. Ma mère, c'est de vous que mon bonheur dépend comme aussi (et c'est un argument plus fort encore) le bonheur de toute la population quimpéroise. Une fois donc le premier choc passé, vous

m'accorderez, j'en suis convaincue, la faveur que je sollicite.

— Ma fille, dit la fée de Morgat, devenue plus grave, nous nous servons souvent d'énigmes quand nous parlons aux hommes mais, entre nous, nous avons l'habitude de nous entretenir avec plus de clarté. Quel est donc le gendre inattendu et rébarbatif que tu as décidé de m'infliger ? »

La fée du Stangala, alors, expliqua avec éloquence le projet qu'elle avait conçu. La fée de Morgat écoutait, fort attendrie, car, dans ce dessein, elle retrouvait toute la bonté de sa fille. Sans s'opposer donc directement à sa proposition, elle ne dissimula pas toutes les difficultés d'ordre pratique qu'un mariage de ce genre semblait présenter.

« Tu déroutes, dit-elle, tous les plans que j'avais formés pour assurer ton bonheur et, j'ajouterai, pour garantir le mien, ce qui ne manquera pas de te toucher davantage. J'avais rêvé d'un gendre qui serait bien bâti, affable et qui ne fumerait pas. Tu veux m'amener un monstre à neuf têtes qui jette du feu et de la fumée par neuf bouches et dix-huit narines. Encore pourrait-on excuser ces défauts-là si ton dragon n'avait pas déjà commis nombre d'assassinats en Bretagne. Toutes les fées vont nous tourner le dos.

— Mais non ! Elles nous féliciteront, au contraire, d'être allées au secours des Quimpérois et elles m'envieront d'être aussi impérieusement aimée, car le dragon m'aimera demain si vous voulez ; et c'est vous qui fixerez l'étendue de son affection puisque vous connaissez, et vous seule,

les ingrédients qui entrent dans la composition d'un parfait amour.

— Tu touches là, ma fille, au plus grand remords de mon existence. N'oublie pas, en effet, que, si le philtre auquel tu fais allusion s'est trouvé très efficace, je me suis souvent reproché mon habileté coupable. Dans ma pensée ce breuvage devait unir étroitement le roi Mark à sa jeune épouse, le destin a voulu que ce fût Tristan qui bût cet élixir par mégarde. Ainsi, par ma faute et malgré mes bonnes intentions, le désordre est entré dans la cour celtique. Depuis lors, je me suis toujours refusée à inventer un autre philtre, bien que tant d'hommes et tant de femmes m'aient très souvent suppliée de le leur apporter.

— Mais votre devoir, ma mère, n'est-il pas, précisément, de corriger l'erreur commise jadis en mettant à profit votre expérience malheureuse pour créer cette fois un philtre ne pouvant agir que sur deux êtres nommément désignés ? De cette façon, vous rendrez le calme à tout un pays épouvanté, sans parler des bienfaits que le dragon ne manquera pas de répandre sur la Bretagne car, après avoir bu le philtre, il n'aura infailliblement d'autre souci que d'être bon pour me faire plaisir.

— Mais, ma pauvre enfant, comment peux-tu accepter d'épouser un être qui aura été si longtemps criminel et qui restera physiquement affreux, même après sa transformation morale ?

— Il ne sera plus laid, ma mère, puisque grâce à votre philtre, je l'aurai aimé et que, par conséquent, je le verrai beau. Pourquoi me plaindriez-

vous, alors qu'au contraire, il n'y aura jamais eu couple plus aimant et plus heureux? Serais-je certaine d'un bonheur aussi durable si, sans l'aide d'un philtre, je joignais mon sort à celui de l'homme le plus charmant que vous puissiez imaginer? Ma mère, je vous en supplie, cédez et cédez vite car je sens déjà, même avant le philtre, que je commence à aimer mon dragon comme il commence peut-être à m'aimer. Songez combien Quimper va vous être reconnaissant de votre merveilleuse intervention! »

Comment résister à des arguments aussi convaincants? La seule question qui demeurerait embarrassante était de savoir comment on s'y prendrait pour que le dragon, à son insu, bût le philtre et pour qu'il fût le premier des deux à le boire car la fée de Morgat avait posé comme condition à sa complicité que sa fille ne s'exposerait pas à être amoureuse du dragon sans qu'il fût bien certain que le dragon fût déjà embrasé d'amour.

Mais, toujours astucieuse, la fée de Stangala qui, dans ses manuels d'histoire surnaturelle, avait scrupuleusement étudié les mœurs des dragons, fit valoir qu'avant de se lancer dans une grande entreprise, ces êtres extraordinaires se désaltéraient longuement dans la rivière la plus proche. Il suffirait donc de verser dans l'Odet, entre l'océan et Quimper, la quantité de philtre destinée au monstre. Quand les fées le veulent, les philtres composés par elles ont en effet ceci de particulier qu'ils sont fées eux-mêmes, à certains égards; une goutte de ces liqueurs suffit pour parfumer tout le

cours d'un fleuve et cette goutte, de plus, est assez agile et magnétique pour savoir, au moment opportun, se glisser vers les personnes pour qui le breuvage a été préparé.

Les modalités de l'événement ayant été ainsi prévues, la fée de Morgat commença de confectionner la boisson magique et jamais breuvage ne fut élaboré avec plus de science affectueuse. Auprès de celui-là, l'élixir de Tristan et d'Yseut ne lui apparaissait plus que comme une liqueur barbare et sans flexibilité. Aux tritons elle demanda de lui apporter les coquillages les plus rares qu'elle fit dissoudre ensuite dans de l'eau puisée à ces sources douces et glacées qui jaillissent à l'intérieur salé des mers lointaines; elle y mêla des feuilles de lierre, symbole de l'attachement le plus tenace, des fleurs de genêt dont l'odeur aphrodisiaque impose l'amour aux âmes les plus rebelles. D'une sirène, elle obtint le don précieux d'une goutte de sang afin qu'un peu du rythme engourdissant de la mer fût présent au sein du mélange; d'un arc-en-ciel elle implora un lambeau de son écharpe pour qu'il ne manquât dans la liqueur aucune des couleurs de l'univers. Mais surtout elle sollicita toutes les fées qu'elle connaissait d'insuffler au breuvage un peu de leur tendresse car elle tenait à ce que cet élixir fût tout amour. Non seulement parce qu'il importait que sa fille et le dragon fussent follement épris l'un de l'autre mais parce qu'un dragon, pour triompher de ses innombrables vices, a plus besoin que quiconque d'être revivifié par un tonique d'une indicible richesse.

Au groupe des vierges de Quimper, assemblées en avant de la ville pour s'offrir à la désignation du dragon, la fée du Stangala s'était jointe, la tête enveloppée d'un voile et les autres jeunes filles ne savaient ni qui elle était ni pourquoi elle s'était ajoutée à leur compagnie. Dans sa main, elle tenait, tout prêt, un flacon d'argent contenant sa part de philtre et il fallait toute sa loyauté pour qu'elle restât fidèle à sa promesse de ne pas y goûter la première, tant elle était déjà amoureuse du dragon et tant elle était certaine aussi de sa victoire dans ce combat plus grandiose que ceux dont parlent les épopées car le dragon serait, cette fois, vaincu sans effusion de sang, sans déploiement brutal de force physique; ce serait une rencontre qui s'achèverait dans la joie d'une alliance enthousiaste.

Cependant le dragon arrivait du large par les airs, planant avec une telle majesté que nulle, parmi les femmes, ne pensa à le trouver laid, sous prétexte que ses formes s'éloignaient de celles que l'humanité juge normales. Mais la fée du Stangala était la plus fascinée puisqu'elle savait qu'il serait bientôt son époux et, déjà, elle était fière de l'éclat dont brillait cette beauté qui allait s'unir à la sienne. Lui, n'ayant encore que de la férocité au cœur, ne se doutait pas que son destin était, dès ce moment, scellé par les fées. Cette assemblée de jeunes filles qu'il apercevait au-dessous de lui, n'était encore à ses yeux qu'un butin à saisir, un aliment entre bien d'autres proposés à son caprice par la terre. Un hennissement lubrique et que ses

ancêtres avaient poussé souvent avant lui, dessécha brusquement la gorge du monstre et, obéissant alors au rite traditionnel que sa race accomplissait en pareille circonstance, il se dirigea vers la rivière pour s'y désaltérer à longs traits avant de procéder au choix de son épouse.

A peine avait-il commencé de boire que le dragon s'étonna avec délices de l'exquise saveur qu'il découvrait à ce cours d'eau; en même temps, il constatait que son cœur jusqu'alors si dur se fondait en ineffable douceur, tandis que dans sa vaste poitrine montait une aspiration confuse mais toute puissante vers une femme inconnue qu'il devinait toute proche. S'il n'avait été hanté par cette présence il aurait continué de boire tout le jour, tant il prenait plaisir à déguster ce breuvage, mais là-bas une force sacrée l'attirait invinciblement.

Glissant doucement sur le sol, comme un cygne sur les eaux, le dragon s'en fut majestueusement vers les vierges mais, à vrai dire, une seule le préoccupait, celle qui avait maintenant retiré le voile de son visage et qui, sans s'en rendre compte, se dirigeait aussi vers lui. Dans son saisissement, elle ne songeait même plus à boire le philtre qui, du flacon débouché et gisant à ses pieds, se répandait inutilement sur le sable. Pourquoi aurait-elle puisé dans un philtre un amour futur pour le dragon, alors que cet amour déjà la possédait et se faisait reproche d'emprunter un supplément de vigueur à un breuvage? L'un vers l'autre, les deux amants se précipitaient, pleins d'extase, avec le sentiment qu'ainsi ils exécutaient la volonté de l'univers car,

par leur union, le monde serait nécessairement rendu meilleur.

Quand il fut tout près d'elle, il se prosterna en un élan de timidité éblouie, afin que la fée se posât sur ses ailes étendues et, dans le ciel qu'illuminait le feu du soleil, tous deux bientôt s'enfuirent vers les nuages tandis que, du bord de la rivière, la troupe des vierges suivait de ses regards admiratifs et jaloux la montée au zénith de cet envol si grandiosement nuptial.



LE CLAIRVOYANT MALGRÉ LUI



JOSEPH Sévin avait toujours, dans son bourg natal de la Trinité, mené une existence agréable et sans à-coups car ses parents lui avaient légué une jolie aisance et le désir de devenir plus riche qu'il n'était ne troublait jamais son esprit. Ce qu'il détestait, c'était, en effet, l'imprévu sous toutes ses formes : se savoir, par exemples, des ennemis; ressentir des émotions; perdre des habitudes auxquelles, depuis de longues années il s'était tendrement attaché. Il lui en aurait fort coûté de renoncer un seul dimanche à sa partie de boules comme il lui eût été bien déplaisant de ne pas jouer aux cartes chaque soir avec les mêmes partenaires dans le même café du pays. Entre les habitudes dont nous venons de parler, le célibat

était sans doute celle à laquelle il tenait le plus car elle conditionnait les autres et tout le monde était convaincu qu'il mourrait sans aucun doute très doucement dans sa peau douillette et égoïste de vieux garçon.

« C'est tout de même bizarre, disaient les gens du bourg, qu'il ne lui arrive jamais rien d'extraordinaire. Il est pourtant né un vendredi saint et ceux à qui cela arrive, ne sont pas généralement des individus pareils aux autres paroissiens; ils guérissent des brûlures ou des écrouelles, ils ont quelquefois six doigts à chaque main et surtout ils sont affligés du don de double vue : ils savent qui va mourir dans le village et ils assistent, à distance, à bien des accidents. Tant mieux pour lui s'il a échappé à son destin car ce n'est pas une position bien enviable que d'être le premier averti de toutes les catastrophes et on ne lit pas le bonheur sur la figure de ceux que la Providence a choisis pour une pareille mission. Mais comment a-t-il réussi à se tirer d'affaire aussi commodément ? »

— Un jour, dit un des voisins de Joseph, j'ai essayé de toucher un mot de la chose à feu son père qui était sûrement un des plus madrés du village. Avec son sourire de coin, il m'a simplement répondu : « J'ai pris mes précautions ! » J'ai alors espéré qu'il allait m'en dire davantage mais il n'a rien ajouté à sa phrase et par discrétion, je lui ai, moi, parlé d'autre chose. Ce que je sais, tout de même, c'est qu'avant de mourir, il a transmis à Joseph une foule de consignes de toute espèce : « Ne touche jamais à ceci, ne touche jamais à

cela ». C'est peut-être bien à la suite de cette kyrielle de recommandations que Joseph est devenu si maniaque, de peur que, s'il changeait un détail à son existence, ce soit ce détail-là qui le rende à sa vocation. »

En fait, c'était bien par tempérament que Joseph s'était aussi confortablement installé dans ses habitudes. Son père, pour ne pas l'effrayer, avait préféré ne pas lui dire exactement le danger qui était suspendu au-dessus de sa tête, comptant sur le caractère tranquille du jeune homme pour ne rien modifier de l'appareil protecteur que la sollicitude paternelle avait dressé autour de lui; si bien que Joseph ignorait le pourquoi de plusieurs interdictions qui lui avaient été imposées. Toutes ces interdictions, il les mettait sur le même plan, sans distinguer entre les interdictions secondaires et celles qui, par contre, avaient pour son avenir une valeur capitale.

Or, comme, un jour, Joseph se levait, et assez tard car il avait fait la grasse matinée, il éprouva, dans tout son organisme, une impression indéfinissable, la sensation qu'il s'était soudainement opéré en lui une transformation mystérieuse, qu'il n'était plus le même homme que la veille et que des événements inouïs allaient se produire.

Tout, pourtant, dans la chambre, avait l'air de poursuivre son cours; sur la fenêtre, il apercevait les mêmes pots de géranium; contre le mur, la grande pendule agitait son balancier avec régularité et tous les autres objets familiers conservaient leur place avec leur bonhomie coutumière. S'étant

avancé jusqu'au seuil, il vit assis au soleil sur le banc qui faisait corps avec la maison, le père Thomas venu chez lui pour faire un peu de jardinage et qui maintenant cassait la croûte pour se récompenser de son effort.

« Eh bien, père Thomas! lui dit Joseph. Tout s'est-il bien passé ce matin? »

— Ah! mon petit! répliqua le vieux. J'ai travaillé dur pour toi aujourd'hui. Il y a longtemps que je voulais mettre de l'ordre tout au fond là-bas, à côté du figuier. Il y avait là un tas de mauvaises plantes qui ne servaient à rien et que j'ai eu rudement de peine à déraciner. J'ai même, pour la circonstance, demandé à mon petit-fils Jacques de me donner un coup de main puisqu'il n'allait pas à l'école. Lui aussi, il a bien travaillé. Trop sans doute, il faut que je le confesse; car nous avons peut-être été un peu fautifs. Souvent, tu m'as dit que ton défunt père (que Dieu ait son âme!) ne voulait à aucun prix qu'on touche à ces plantes pourtant bien inutiles, ma foi! qu'on appelle les millepertuis. Drôle d'idée qu'il avait ton père mais enfin, c'était son droit, à cet homme! Et voilà que le gosse les a fait sauter comme tout le reste, tes millepertuis. Ah! il n'était pas fier quand je lui ai dit : « Bougre d'âne! Je t'avais pourtant rappelé qu'il fallait laisser ce coin-là tel qu'il était! » Je l'ai consolé en l'assurant que ça n'est pas pour deux ou trois pieds de millepertuis que tu allais lui en vouloir puisque, de ces saloperies-là, tous les bois étaient pleins, dans les environs. D'ailleurs, si tu tiens à les garder, tes millepertuis, tu les

retrouveras auprès du fumier; j'ai attendu pour les brûler que tu sois sorti du lit puisque tu avais peut-être des raisons à toi pour me recommander de ne pas les arracher de terre. »

Le père Thomas s'arrêta alors, s'attendant à quelque remontrance; mais Joseph l'écoutait à peine, les yeux fixés sur trois paysans qui, debout dans leur tombereau, traversaient, à quelques mètres, la place du bourg, traînés par leur jument blanche.

« Regardez, regardez, père Thomas! » dit Joseph.

« Qu'est-ce qu'il y a donc à regarder? dit le vieillard tout interloqué. C'est le père Kervégan qui va aux champs avec ses deux fils et ils ont l'air bien gai tous les trois, les gaillards! »

« Gai! balbutia Joseph d'un ton épouvanté. Mais vous ne voyez donc pas qu'ils sont tous trois d'une pâleur de cire! Et le père, quelle grande tache de sang il a autour du cou! Et, dites, qu'est-ce qu'ils se sont enroulé tous trois autour du corps? Mais ce sont des suaires! Vous êtes donc aveugle, père Thomas! »

Le père Thomas ne voyait rien mais il esquissa un signe de croix et se mit à trembler de tous ses membres. « C'est la double vue qui t'est venue, mon pauvre Joseph! murmura-t-il. Il ne faut pas que tu restes comme ça. Viens avec moi trouver le rebouteux. Il saura peut-être le moyen de te guérir. »

« Oui, vous avez raison, répliqua Joseph qui entra en titubant dans la maison et qui s'effondra

sur une chaise. Ça m'est venu brutalement; c'est bien la double vue! » « Ah! reprit-il haletant. Les pauvres Kervégan! C'est maintenant que l'accident est en train de se produire. Les voilà qui arrivent à la sortie du village. Le cheval commence à s'emballer! La voiture se renverse! Tous les trois ils tombent. C'est fait! Ah! que de sang! De toutes les chaumières, les gens arrivent maintenant! On essaye de les soigner. Mais non. Ils sont morts tous les trois. Et ce n'est pas encore fini. Un de ceux qui mettent le plus jeune des Kervégan sur un brancard, celui-là a un suaire lui aussi. Il va mourir, mais pas aujourd'hui; dans trois jours seulement et pas d'accident mais de maladie. Et il ne se doute de rien mais je le vois agoniser et la date est écrite sur le calendrier auprès de son traversin. Oh! que ce sera terrible d'être continuellement entouré de morts qu'on est seul à voir! »

Dans la rue maintenant, les gens couraient, répandant la nouvelle et se lamentant; on allait prévenir les familles; plusieurs entrèrent chez Joseph pour lui annoncer, à ce qu'ils croyaient, l'effroyable événement. Lui, restait hébété, écrasé par le rôle qu'il était désormais appelé à jouer, terrifié par la pensée que, dorénavant, il participerait à toutes les morts du pays et qu'il les mourrait le premier! « Allons chez le rebouteux. » dit-il dès qu'il eut repris un peu d'empire sur lui-même.

Le rebouteux, c'était Fanch Mériadec qu'on était à peu près sûr de trouver chez lui quand il n'était pas appelé au dehors par un massage de bête ou d'homme car, pour se conserver les mains

sensibles, il ne cultivait pas la terre et il ne se livrait non plus à aucun travail d'artisan. Il avait donc tout loisir pour méditer sur l'histoire de chaque famille, ayant lui-même hérité de son père cette pratique de la caresse qui lui avait valu de passer plusieurs fois en justice sans rien perdre de la considération de ses concitoyens. Lisant beaucoup, il était d'excellent conseil, quoique bien des gens hésitassent à l'interroger, tant sa profession créait autour de sa personne une aura mystérieuse.

« Monsieur Fanch, dit le père Thomas dont Mériadec avait jadis guéri une entorse, ce n'est pas une consultation banale que nous venons vous demander et vous n'aurez pas besoin, cette fois-ci, de vous servir de vos doigts. Je vous amène quelqu'un qui vient de devenir brusquement quelque chose comme votre collègue : Joseph Sévin qui a été pris tout à coup de double vue et qui voudrait, déjà, si c'est possible, se débarrasser de ce don. »

D'une voix entrecoupée, Joseph expliqua alors les horribles visions qui, depuis quelques instants, commençaient à se dérouler devant lui.

« Ce qui m'étonne, dit Mériadec caressant par habitude de ses mains d'évêque les rebords de son bureau, ce n'est pas que la double vue vous soit arrivée mais bien que vous soyez parvenu jusqu'ici à vous en préserver. Aviez-vous pris des mesures particulières pour y échapper? »

— Non, dit Joseph, mais mon père a certainement fait tout en son pouvoir pour me protéger. Que je sois né un vendredi saint, ça m'a toujours trotté par la tête parce que je savais ce qui attend

ceux qui naissent ce jour-là mais je n'ai jamais osé en parler à mes parents et mes parents, de leur côté, n'ont rien osé me dire; seulement, un jour, lorsque j'avais sept ou huit ans, ma nourrice a chuchoté quelques mots devant moi quand elle croyait que je ne l'entendais pas; j'ai ainsi appris que mon père avait mis dans le jardin « tout le nécessaire ». Ce qu'était ce nécessaire, je ne l'ai jamais su mais, comme jusqu'à présent (je vais avoir cinquante ans quand viendra la semaine de Pâques) il ne m'était rien arrivé, j'avais fini par penser qu'il ne m'advierait plus aucun accident fâcheux pendant le reste de mon existence. »

« Dans le jardin, avez-vous dit! s'écria le rebouteux, vivement intéressé. Mais s'est-il donc produit aujourd'hui dans votre jardin une transformation qui explique l'éveil de ce don probablement engourdi depuis votre naissance dans votre chair? »

— Aujourd'hui? Dans le jardin? » Le père Thomas et Joseph restèrent alors bouche bée et s'interrogèrent du regard. « C'est que, dit le père Thomas, je l'ai justement bien bouleversé le jardin aujourd'hui. Mon petit-fils et moi, nous avons, en croyant bien faire, arraché tout ce qu'il contenait de mauvaises herbes et, tu te rappelles, Joseph, au moment où les Kervégan passaient (mais tu n'as pas dû m'entendre), je m'excusais d'avoir arraché quelques-unes des plantés que ton père ne voulait jamais qu'on enlève.

.....Mais ce serait ça, alors, ce serait le millepertuis! Et moi, fichue bête, qui était presque heureux d'avoir rendu le jardin plus propre!

— Le millepertuis? Vous avez enlevé le millepertuis? rugit Mériadec qui, exceptionnellement, perdit alors un peu de sa majesté professorale. Mais il n'est rien de tel que le millepertuis pour sauver quelqu'un de la double vue. »

Et, ressaisi alors par le bonheur d'enseigner : « Une plante bien magique que le millepertuis, reprit-il, et dont tous les jardins devraient contenir au moins un pied, alors que tant d'insensés l'arrachent de leurs plate-bandes chaque fois qu'ils le rencontrent, cela sans se douter des dangers auxquels ils s'exposent. Le millepertuis chez soi, mais cela vaut tous les docteurs du monde : il vous défend contre toutes les maladies mêmes celles comme le manque d'argent qui ne sont pas cataloguées dans les livres de médecine. Il éloigne de vous la foudre, il protège vos bestiaux contre les épidémies s'ils veulent bien consentir à en manger des feuilles. Supposez que vous soyez nourrice et votre lait vint à se tarir, il vous suffirait de boire un peu de suc de millepertuis pour que tout rentre dans l'ordre; de même, si vous avez le sang trop léger. Tous les usages du millepertuis, je ne finirais pas de vous les énumérer. Si vous voulez savoir combien vous aurez d'enfants, regardez la feuille par transparence; autant vous distinguerez de trous, autant, à ce qu'on rapporte, vous compterez de rejetons à votre actif. Le seul danger que présente le millepertuis (et si votre père le savait, il aurait dû vous en faire part) c'est que cette plante est terriblement susceptible; il y a des millepertuis qui se sont très cruellement vengés sur des per-

sonnes qui les avaient seulement foulés par mégarde.

— Et moi, demanda le père Thomas, moi qui ait jeté sur le fumier ces milletrous, ces *mill-zoull* comme nous les appelons en breton? Croyez-vous qu'ils vont nous en vouloir, à mon petit-fils et à moi de les avoir déracinés? Nous n'y avons pourtant pas mis la moindre méchanceté. Dites, comment pourrais-je obtenir notre pardon? Oh! je n'en ai pas brûlé un seul pied. Tous les plants sont encore ensemble dans le jardin.

— J'ignore bien trop les intentions des millepertuis, répondit prudemment le rebouteux, pour vous révéler exactement le degré de leur colère à votre égard. Ce que je peux vous répéter, c'est que cette herbe de la Saint-Jean (c'est aussi une de ses appellations) constitue la barrière la plus efficace contre la double vue; j'ai entendu parler d'Écossais qui en portaient toujours une branche sous le collet de leur veste afin d'être sûrs d'échapper à la clairvoyance. Comme, depuis longtemps, les maîtres de ce jardin ont traité les millepertuis avec respect, j'espère que la plante voudra bien excuser votre inadvertance. Le mieux est d'essayer tout de suite de remettre en terre les herbes blessées pour voir si elles réussiront à reprendre racine. »

Les trois hommes, alors, avec un zèle déférent, partirent vers le jardin pour s'y livrer à la cérémonie expiatoire. A eux s'était joint le petit-fils du père Thomas, le gamin de quinze ans qui, sans s'en douter, avait été le principal coupable. Mais

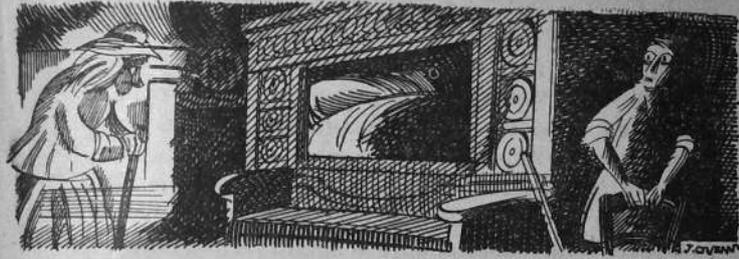
on eut beaucoup de peine à lui faire pénétrer dans l'esprit la conviction qu'il avait, ce matin-là, commis un sacrilège. Comme il essayait de plaisanter, le grand-père assez rudement lui commanda d'aller chercher une bêche : « Pourquoi, dit Joseph Sévin, puisqu'il a une bêche toute neuve plantée dans la terre justement devant lui? » « Où donc? » demanda le père Thomas. » Les yeux du rebouteux et ceux de Joseph Sévin se croisèrent. « Non, non! Il n'y en a pas. Où donc ai-je la tête? » dit Joseph en riant gauchement car il continuait, et seul de tout le groupe, à voir devant l'enfant cette bêche de fossoyeur qui s'obstinait à se poser devant le gamin à mesure qu'il se déplaçait d'un point à un autre dans le courtil.

Pendant une semaine Joseph Sévin souffrit du terrible don. Il vit encore autour de lui des hommes trépasser soit lentement soit brusquement; et chaque fois, c'était en lui que se passait cette mort. Mais chaque jour ces sensations étaient un peu moins lancinantes; il lui semblait qu'après avoir connu l'agonie violente puis l'agonie douce, il revenait lentement vers la santé par les chemins fleuris de la convalescence; enfin ce fut la joie du retour complet à la vie normale; dans le jardin les millepertuis avaient repris racine et lui avaient pardonné.

Mais le petit-fils du père Thomas avait été, par contre, frappé d'une maladie de langueur qui sans relâche le consumait. Joseph Sévin évitait de le rencontrer car il croyait distinguer un reproche dans les prunelles du pauvre petit qui, pourtant,

ne songeait pas à lui en vouloir car n'ayant pas, lui, vu la bêche dans le jardin, il ne soupçonnait pas que son épuisement pût avoir quelque relation avec une vengeance des millepertuis. Quant au grand-père qui, depuis la visite chez le rebouteux était bourrelé de craintes, il s'ingéniait désespérément à faire excuser son erreur en soignant tous les millepertuis dont il apprenait l'existence et en exhortant tous ses voisins à en semer dans leurs courtils.

Les millepertuis furent-ils touchés par l'ardeur de ce dévouement? On ne sait mais le jeune homme guérit à la satisfaction et de Thomas et de Joseph qui, jamais ne fit devant eux, allusion à la bêche qu'il avait aperçue dans le jardin. Car, de sa brève carrière de clairvoyant, Joseph garda une sympathie profonde pour l'espèce humaine dont, pendant quelques jours il avait intimement partagé toutes les suprêmes angoisses. Jusqu'alors il avait été assez indifférent aux souffrances des autres. Maintenant, il les comprenait mieux que personne et chaque fois que dans l'air il entendait vibrer un glas ou la cloche des agonisants, chaque fois qu'il rencontrait un prêtre portant à un mourant les derniers sacrements, il lui apparaissait que l'effroyable mal lui était revenu et il craignait de voir surgir autour de lui des amis vêtus de suaires comme au temps où il avait perdu la protection des millepertuis.



DANS LE LIT D'UN REVENANT



ORSQUE Joseph Lévenez, de la commune de Plescop, près de Vannes, eut résolu d'acheter la métairie que rendait vacante la mort de Pierre Meouro, l'oncle de Joseph mit le jeune homme en garde contre les ennuis qui pourraient résulter de son entrée dans une demeure qui, sûrement, serait hantée. « Ce boiteux, lui dit-il, était trop grognon de son vivant pour accepter, une fois décédé, de laisser en paix son successeur.

— C'est possible, mon oncle, répondit Lévenez, mais je ne crois pas que je m'expose à des tracasseries bien graves. Même si Meouro a conservé dans l'autre monde quelques-uns de ses défauts d'ici-bas, vous savez aussi bien que moi qu'il

n'était pas foncièrement méchant. Et puis, pourquoi m'en voudrait-il? S'il pense que je lui ai fait tort en quelque manière, je suis tout disposé à discuter avec lui, très franchement, de la situation; ce ne sera qu'un instant désagréable à passer. Par contre, il ne me déplait pas de constater que le souvenir que Meurou effraye autant de gens du voisinage; j'aurai moins de concurrents à redouter au moment des enchères.

— Justement, tu viens là de toucher au point le plus délicat du différend entre vous; est-ce que Meurou ne te reprochera pas d'avoir acheté à trop bas prix ce qui était sa propriété? Enfin, te voilà prévenu; ne t'en prends donc qu'à toi-même si Meurou te rend la vie assez dure. »

Malgré ces avertissements, Joseph Lévenez, (moins rassuré cependant qu'il ne cherchait à le paraître) se rendit dans l'après-midi chez le notaire qui, aucun autre acheteur ne s'étant présenté, lui vendit pour un prix inespéré la ferme de Kersulan ayant appartenu à Pierre Meurou. Dès le soir même, pour ne pas être accusé de lâcheté, il allait coucher à la métairie et dans le lit où, trois semaines auparavant, le propriétaire de la maison avait reçu les derniers sacrements.

Joseph Lévenez avait à peine éteint sa lumière qu'il commença de percevoir, au dehors, un pas irrégulier qu'il reconnaissait bien pour l'avoir, depuis son enfance entendu retentir à travers les rues du village. « Quatre et trois font sept, quatre et trois font sept » se chuchotaient entre eux les gamins, quand, de la maison d'école, ils écoutaient

passer sous les fenêtres la démarche claudicante du bonhomme, et quels rires étouffés lorsque pendant la leçon de calcul, 4 et 3 font 7 se rencontraient au cours d'un problème : « Le père Meurou, le père Meurou! » disait-on et les punitions de pleuvoir sur la classe!

Mais à cette minute, Joseph Lévenez n'avait plus du tout envie de plaisanter, quoiqu'il eût pris la précaution de tirer le verrou avant de se déshabiller et c'est à voix presque haute qu'il se promit de commander, le lendemain, des messes pour le repos de l'âme que Meurou avait rendue à l'endroit précis où sa bouche, à lui, Lévenez, se trouvait présentement.

Alors, des coups résonnèrent, discrets d'abord puis énergiques et contre les planches épaisses de la porte et contre la vitre de la lucarne au chevet du lit. « Va-t-il continuer à frapper ainsi toute la nuit? » se demanda Lévenez. Heureusement que, infirme comme il l'est, il n'arrivera pas à descendre par la cheminée pour pénétrer jusqu'à l'intérieur de la chambre! »

Quelques secondes s'écoulèrent; les bruits avaient complètement cessé. « J'ai bien fait de tirer le verrou, s'affirma Lévenez. Il a dû retourner au cimetière. Ce sera l'affaire de quelques nuits; après quoi il se lassera de venir déranger inutilement le sommeil des vivants. » Il allait se rendormir quand il eut la sensation, tout près de lui, d'une présence humaine; et puis le pas irrégulier se fit entendre. Non plus au dehors comme tout à l'heure mais dans la pièce et à quelques cen-

timètres de lui. « Oh! oh! se murmura Lévenez, c'est plus grave que je ne le supposais. Le vieux est un de ces fantômes qui passent à travers les murs. Après tout, mieux vaut savoir exactement ce que Meurou désire de moi. »

Allumant la chandelle, il vit le boiteux assis sur une chaise entre la table et le lit. Non pas un fantôme comme il s'y attendait mais le père Meurou, en personne, vêtu de ses habits de travail. Le visage plus blafard tout de même qu'avant sa dernière maladie. « Bonsoir, père Meurou » fit Lévenez, convaincu qu'il était de son devoir de dire quelque chose.

« Bonsoir, c'est vite lancé, grommela le père Meurou, quand celui qui dit bonsoir est couché bien au chaud dans la maison et le lit des autres. Elle ne t'a pas coûté cher, hein, ma métairie? Moi qui ai mis si longtemps pour la faire construire et qui ai, de mes mains, bâti le four brique à brique sans aller chercher le moindre maçon. Tu pourras te vanter d'avoir profité du travail des autres!

— Mais, père Meurou, je n'ai pas mal agi à votre égard. Vous devriez être heureux que j'entretienne la maison à votre place!

— Entretien la maison! Mais tu ne me parais pas très disposé à le faire! Tu n'as pas donné un coup de balai à la chambre depuis que tu es là et l'étable est dans un état de saleté qui me révolte. Dès demain matin et de bonne heure, tu vas me faire le plaisir aussi de sarcler le jardin et gare à toi si, demain soir, les choses ne vont pas mieux. As-tu au moins du tabac à m'offrir?

— Oui, balbutia Lévenez qui s'effrayait d'être ainsi gouverné par une volonté venue de l'autre monde. Voulez-vous fouiller les poches de mon veston que j'avais posé sur l'autre chaise? »

Tout en toussotant, le père Meurou quitta péniblement son siège; dans le veston, il prit la blague et aussi la pipe que ses doigts décharnés découvrirent tout à côté avec une vive satisfaction. « Ma pipe, à moi, s'est perdue, dit-il, dans tout ce remue-ménage. Tu vas me prêter la tienne; avoue que tu me dois bien cela comme compensation! »

Puis, se rasant, il se mit à fumer silencieusement, avec une satisfaction gourmande, rebourrant la pipe à mesure qu'elle se vidait. De temps en temps pourtant, quand il changeait de position, un gémissement lui échappait; frottant alors sa jambe malade, il lançait un coup d'œil rancunier vers le successeur que l'épouvante tenait blotti sous les couvertures. « Encore mes douleurs qui me reprennent! dit-il. Quand ce sera ton tour d'être au cimetière, tu verras comme il est humide. »

Vers deux heures du matin, la chandelle s'éteignit. Lévenez se préparait à la rallumer mais le père Meurou s'y opposa : « La lumière me fatigue, déclara-t-il, et puis tu te ruineras vite si, paresseux comme tu l'es, tu te livres, par surcroît à de folles dépenses. Il faut que tu brûles un peu moins de chandelle et que tu cesses de passer tes dimanches au café en lamentable compagnie; sinon il ne te restera pas suffisamment d'argent pour nous acheter du tabac à tous deux. » La voix continuait à être hargneuse mais le ton s'en affaiblissait main-

tenant que le jour était plus proche. Malgré l'obscurité, on eût dit aussi que le corps, comme l'aube venait, se vidait de sa substance et que le tissu des vêtements se dissipait dans l'air de la pièce. Quand il fit tout à fait jour, le vieillard avait complètement disparu.

Reviendrait-il la nuit suivante? C'était probable car il avait laissé sur la table et la pipe et un peu de tabac dans la blague; de plus la température de la chambre était meilleure que celle du cimetière; enfin il était évident que le vieux prenait une joie perverse à venir régulièrement contrôler les actes de celui qu'il considérait comme le gérant de ses biens terrestres. C'est surtout cette surveillance continue qui exaspérait Lévenez sans qu'il osât se regimber ouvertement contre cette tyrannie. Il employa sa matinée à mettre la chambre en ordre, suivant les intructions du boiteux; il sarcla le jardin, il nettoya l'étable mais, dans l'après-midi, il alla au presbytère payer plusieurs messes pour l'âme de Meurou et il en profita, comme bien on pense, pour solliciter l'avis du curé sur l'attitude à adopter en ce qui concernait le revenant.

« Mon opinion, dit le curé, c'est qu'il n'y a pas lieu, pour moi, d'exorciser ton fantôme qui n'est pas aussi méchant qu'il le paraît. Vraisemblablement, d'après ce que je sais des gens de l'autre monde, il a besoin que tu lui rendes un grand service qu'il n'a pas osé te demander la première nuit. Toutes ses tracasseries ne sont que des moyens, pour lui, de t'éprouver. A ta place, je le prierais de parler à cœur ouvert et alors, je te con-

seillerais, quelque pénible que cela puisse être, de ne pas lui opposer un refus car, dans la situation où il est, il n'exigera de toi rien qui soit contraire à la doctrine chrétienne. Un de nos premiers devoirs, c'est d'être bon pour les morts; ainsi tu diminueras ton temps de purgatoire et cela te dispensera d'être contraint plus tard, comme Meurou, à implorer l'appui d'un vivant. »

A la nuit, Lévenez attendit donc avec résolution son visiteur et il laissa même la porte entrebaillée pour lui faire comprendre que sa présence serait la bienvenue. Au douzième coup de minuit, le père Meuron entra sans frapper et il s'assit auprès du lit, sans toucher à la pipe et au tabac qui l'attendaient sur le bord de la table. Il paraissait beaucoup plus fragile, beaucoup plus fantomatique que la veille; sa poitrine était haletante et il grelottait. « Demain, lui dit immédiatement Lévenez, le curé commencera à réciter des messes pour le repos de votre âme. Mais vous avez sans doute, un autre service à me demander. Si je peux de quelque manière vous être utile, vous pouvez compter entièrement sur moi. »

Un frémissement de bonheur courut à travers la réponse du vieux, quoiqu'il eût à peine la force de remuer les lèvres. « J'ai très froid » dit-il. « Vous auriez dû me l'avouer plus tôt, répondit Lévenez. Je vais vous allumer un bon feu dans l'âtre. — Non, reprit le vieillard, ce n'est pas un feu comme celui-là qui me réchauffera mais le feu d'un autre corps chrétien consentant à perdre assez de sa chaleur pour que je retrouve un peu de ma

chaleur perdue. Veux-tu me permettre de me coucher tout contre toi dans ton lit ? »

Lévenez frissonna de peur mais la conversation qu'il avait eue au presbytère lui rendit le courage qui venait de l'abandonner : « Venez dans le lit, père Meurou » lui dit-il. Lévenez eut alors la sensation qu'une chute d'eau glacée avait déferlé sur lui et que, dans ce cataclysme, sa personne avait été anéantie. Puis un atroce supplice commença : dans une étreinte frénétique, le père Meurou s'attachait à lui en le remerciant d'une voix qui maintenant était devenue plus forte. « Merci, disait le vieillard, de m'avoir pardonné les mauvaises paroles que m'arrachait la souffrance. Si je t'ai traité aussi durement, c'est que je ne te croyais pas capable d'accomplir un pareil sacrifice; je n'osais pas t'adjurer de me sauver. J'étais, pour mes péchés, suspendu entre l'enfer et le purgatoire. Pour faire pencher la balance du côté de mon salut, il était indispensable que je me procure un répondant prêt à se soumettre volontairement à une heure de tourments en ma compagnie. Mais maintenant que tu as accepté de souffrir pour moi, auras-tu l'énergie d'aller jusqu'au bout ? »

— Une heure de cette torture ? Oh ! non ! implorait Lévenez presque évanoui de douleur. Je le voudrais mais comment le pouvoir ? » Et c'était Meurou qui, à présent, lui communiquait du courage, lui expliquant affectueusement que leurs âmes à tous deux seraient sauvées par cet effort héroïque car, en une heure, Lévenez, par un exploit aussi magnifique, allait s'assurer une place

glorieuse au Paradis. « Mais je ne peux pas, je ne peux pas ! » gémit Lévenez que le froid envahissait toujours davantage et qui finit par perdre connaissance.

Quand l'épreuve se fut achevée et que le sang eut lentement recommencé de circuler dans ses veines, Lévenez encore tout courbaturé d'une douce langueur vit à son chevet l'ombre de Meurou, plus fantôme que jamais mais fantôme presque angélique et les yeux emplis de bonté reconnaissante. « Adieu ! disait Meurou, tu ne me reverras plus sur cette terre; mais nos destins sont à jamais unis dans le ciel. Plus jamais je ne viendrai t'importuner dans cette maison que je me réjouis de laisser entre des mains aussi généreuses. Du temps où j'étais avare (oh ! qu'un vice pareil me semble aujourd'hui odieux et ridicule !) j'ai enfoui plusieurs pots pleins d'or sous la pierre du seuil; prends-les car je suis sûr que tu en feras un bon usage. A bientôt ! pense parfois à moi car je prierai souvent pour toi. »

Sur ce, le spectre s'évapora, laissant Lévenez abîmé dans une profonde méditation qui tenait à la fois de la béatitude et de l'épuisement. A partir de ce jour, nul ne reconnut plus en lui le jovial et solide luron qu'il avait été. Pendant les quelques années qu'il vécut encore, on le vit marcher lentement dans les rues en cherchant toujours assidûment le côté du soleil car, de son contact terrible et rédempteur avec l'au-delà, il gardait dans tout son corps le souvenir indélébile du froid sépulcral fraternellement partagé pendant une heure avec les

morts. A le regarder, on aurait cru qu'il était déjà un fantôme tant il était décoloré et l'impression s'accroissait encore pour ceux qui lui touchaient la main car elle était glacée. Mais il était si serviable et dans ses prunelles, il brillait une lueur si continue et si spontanée de tendresse pour son prochain qu'on recherchait sa compagnie comme un réconfort surnaturel. Loin d'effrayer, sa pâleur attirait, ainsi que la blancheur d'un champ de neige; du spectacle de cet être immaculé, il rayonnait en effet une si chaude clarté, une si ardente certitude que sa présence, même après qu'il fut allé rejoindre Meurou dans l'éternité, illuminait la paroisse entière comme un phare garantissant par l'intensité de sa flamme, l'existence d'un port hospitalier.



UNE FEMME DE LANDERNEAU
DANS LA LUNE



Il y a certainement quelqu'un dans la lune mais le point sur lequel il est difficile de se mettre d'accord, c'est sur l'identité de la personne que, tous, nous apercevons. Sans aucun doute, c'est un individu pliant sous un fardeau et cette charge, selon beaucoup serait un gros fagot de bois. Mais l'individu est-il un homme ou une femme? Les avis sont extrêmement partagés, les uns ayant reconnu très distinctement un veston glazic et un bragou-braz, tandis que d'autres haussent les épaules puisqu'ils sont sûrs d'avoir discerné un costume entier de Paimpolaise avec la coiffe à vastes ailes; d'autres, par contre, opinent pour la coiffe morlaisienne en

queue de langouste. Il est vrai que la lune est fort loin de nous et que la lumière dont elle est baignée est bien souvent assez pauvre.

Mais la grande raison de ces désaccords, je vais vous la révéler; c'est qu'il y a peut-être plus d'une personne à la fois dans la lune, bien qu'il ne nous soit possible d'en entrevoir qu'une seule suivant l'angle sous lequel chacun regarde notre satellite et puis l'habitante que nous contemplons n'est pas nécessairement celle que nous avons contemplée la veille. La lune est en effet une sorte de prison où il advient aux hommes et surtout aux femmes d'aller passer quelques heures de punition après une faute par trop grave; ainsi sont-elles averties du sort définitif qui les attend dans une autre existence si elles persistent dans leurs mauvaises habitudes.

Parmi les gens que nous connaissons, il en est sûrement qui ont séjourné au moins une fois dans la lune. Seulement, il est rare qu'ils se vantent à qui que ce soit de l'accident qui leur est arrivé. L'indice d'après lequel on a le plus de chances de les distinguer, c'est le teint blafard qu'ils ont rapporté de leur expédition mais comment être certain qu'une femme est blafarde tant qu'elle dispose d'un pot de rouge lui permettant de rehausser le ton de son visage?

Pour que nous fussions renseignés avec précision sur ce qui se passe dans la lune, il a fallu que nous soyons par un heureux hasard informés de la mésaventure advenue à Marie-Jeanne Le Boulch de Landerneau qui n'a pu se retenir de raconter l'af-

faire à sa meilleure amie laquelle m'a mis le soir même au courant afin que vous n'ignoriez rien du secret.

Or donc, Marie-Jeanne Le Boulch dont nous pouvons nous entretenir ici sans lui faire tort car voilà longtemps qu'elle est morte et sans avoir laissé de famille à Landerneau, Marie-Jeanne Le Boulch était une jolie marchande de crêpes, établie près du Vieux Pont et qui ne réussissait pas seulement à vous faire sauter, d'un geste vif, une crêpe appétissante mais qui s'entendait mieux encore à vous retourner un cœur d'homme sans s'inquiéter des risques auquel le pauvre cœur était soumis pendant l'opération. Son plaisir était de collectionner les succès, d'attirer à elle les âmes les plus sincères et les plus confiantes puis de les rejeter négligemment avec un rire malicieux. Que de mères, dans la vallée de l'Elorn, lui en voulaient d'avoir plongé leurs fils dans le désespoir, les rendant incapables d'un autre amour et ne les abandonnant jamais tout à fait, tant cela l'amusait de se pencher vers eux puis de s'enfuir et de se repencher ensuite pour encore, leur tourner le dos et se divertir à d'autres passionnettes!

Mais un soir que, seule chez elle, dans sa chambre, la méchante se distrait, car c'était là pour elle volupté parfaite, à se relire d'une voix gouailleuse, les lettres d'amour qu'elle avait reçues de ses divers admirateurs, un rayon de lune, entrant par la fenêtre, vint brusquement se poser sur une des missives que déchiffraient ses yeux si délicieusement pervers. Bien singulier, ce rayon de

lune qui s'élargissait, s'élargissait jusqu'à ce qu'il eût empli toute la pièce d'une lugubre clarté et, au sein de cette lumière jaunâtre et chagrine, il se détacha peu à peu une forme de femme. Forme aux contours très imprécis et dont l'imprécision même suggérait l'entrée d'un personnage au destin tragique. De cette masse douloureuse, un murmure s'exhalait et, pour la première fois de sa vie, Marie-Jeanne Le Bouleh, pendant qu'elle prêtait l'oreille, se sentit imprégnée en même temps, de terreur et de pitié.

« Mes souffrances, disait ce gémissement, me laissent à peine la force de parler. Encore suis-je presque heureuse en cet instant car, pour quelques minutes, j'ai échappé aux tortures que m'inflige le climat de cette lune où j'ai mission de t'emmener. N'aie pas trop peur, cependant car c'est pour une nuit seulement que tu pars, si toutefois tu te repens et si tu décides de t'amender. Pour moi, voilà des siècles que je suis là-bas parce que, pendant trop longtemps, même après avoir quitté la terre, je me suis obstinée dans ma dureté de cœur. Ne sois pas pareille à moi et repens toi tout de suite.

— Mais quelle faute aviez-vous donc commise? demanda Marie-Jeanne.

— Quelle faute? Il est bien difficile de répondre. Car toute ma jeunesse n'a été qu'un tissu de rapines et d'iniquités. Si, souvent (sans, hélas! que le spectacle te serve de leçon), tu m'as vue dans la lune, pliant sous un fagot dont le poids m'accablait, c'est que, comme tu le sais sans doute,

j'étais, à mon époque, réputée comme voleuse de bois et c'est en souvenir de mes larcins que, j'ai honte de l'avouer, on dit encore dans plus d'une province, bois de lune pour bois dérobé. Je profitais en effet de la nuit pour pratiquer mon métier infâme. La lune, que j'étais arrivée à considérer comme ma complice était seule, à ce que je croyais, témoin de mes turpitudes; maintenant, c'est elle qui est le théâtre de mon expiation bien méritée mais si épuisante!

« Ce que je paie surtout, retiens-le, c'est mon manque de charité. Il est en effet des voleurs qui sont, du moins, doux pour les misérables et qui les font bénéficier de leurs maraudes. Mais, de ce que j'avais détourné, je ne donnais rien à autrui.

« Un jour de janvier, comme, par un matin de neige, je rapportais chez moi un faix de cotrets, j'ai été abordée par un jeune homme au visage plein de mansuétude et qui implora de moi une branche sèche car il n'avait dans son âtre que des bribes de bois mouillé; il me dit qu'il s'appelait Jean et il me suppliait au nom du Christ, mais je repoussai sa demande avec des sarcasmes. Tous les mois, ainsi, un nouveau misérable vint solliciter ma générosité au nom de Jésus et tous, je les éconduisis grossièrement, qu'ils s'appelassent Mathieu, Marc ou Luc. Le dernier qui m'apparut (le soir d'un 24 décembre) était de mine sévère; il se nommait Pierre et je le repoussai plus durement encore que les autres.

« Mais soudain, sa face s'encercla d'une auréole et s'illumina d'une sainte fureur; je reconnus en

lui le portier du ciel : « Successivement, me dit-il, tu as insulté tous les apôtres, quoiqu'ils aient tous essayé de te sauver en évoquant devant toi le nom du Maître. Tu as donc toi-même réclamé ton châtement. Tu mériterais l'enfer éternel mais Dieu qui a examiné le moindre de tes actes s'est souvenu qu'un jour tu as eu un sursaut de bonté pour un enfant à qui sur le bord de la route, tu as, l'été dernier, offert, pour qu'il s'en amuse, une badine garnie de feuilles vertes et tu as souri à cet enfant. En souvenir de cet acte unique de bonté, la possibilité te sera laissée de te racheter par des siècles de souffrance. Je vais te transporter dans la lune où, comme sur un pilori, tu seras exposée aux regards de la terre entière; ainsi tu feras, malgré toi, le bien puisque, par ta présence, tu ramèneras des âmes perfides dans le chemin du devoir. »

« Depuis que je me suis repentie, Dieu a apporté quelque répit à mon supplice. Supplice épouvantable car, aux affres de mon remords, s'ajoute le froid lancinant du terrible climat lunaire et le poids colossal de mon fagot dont chaque brindille a une lourdeur de plomb. De temps en temps, le Seigneur me permet de revenir rapidement sur la terre pour y chercher une âme en voie de perdition comme la tienne. Pendant une nuit, tu seras une Femme de la Lune, ta silhouette là-haut enseignera le dogme de la rétribution des péchés; pendant la durée de ta faction, tu rendras à l'humanité ce service de lui prêcher la vertu. Ah! je souhaite que, plus vite que moi, tu te consoles, par l'utilité qu'aura ton exemple, des douleurs que tu endure-

ras très légitimement pour avoir osé mécontenter Dieu. »

L'événement qui frappait Marie-Jeanne était si inattendu et si gigantesque, il l'élevait si brutalement du plan individuel au plan universel qu'elle ne trouvait rien à répliquer et qu'elle se laissa docilement guider à travers les cieus par la messagère jusqu'à ce continent sélénien où elle était appelée à se transformer provisoirement en une manière de poteau indicateur signalant à l'homme les dangers auxquels aboutissent l'égoïsme et le mépris du prochain.

Pendant toute une nuit qui lui sembla durer plusieurs années et au milieu d'un paysage hideusement nu, volcanique et abstrait, Marie-Jeanne, pareille à Prométhée rongé par son vautour sur le Caucase, resta debout consumée par la chape de glace qui l'enveloppait comme un manteau cependant qu'au lieu de bois volé, c'était une pyramide de cœurs jeunes et ardents qui, posés sur sa tête, la courbait sous la charge de tant d'amours méprisées. Toute une nuit, le monde contempla cette lamentable cariatide sans que personne, pas même ses victimes landernéennes, pût soupçonner que c'était là la jolie crépière dont l'élégante boutique attirait tant de chalands dans le quartier du Vieux-Pont.

Quand, à l'aube, la Femme au bois de lune emporta sa compagne dans ses bras compatissants pour la ramener dans son lit breton, Marie-Jeanne était tellement moulue par son martyre, tellement anéantie par la découverte de sa bassesse que la

mort, si on la lui avait offerte, aurait été accueillie par elle comme une délivrance.

Lorsque, quelques jours après, elle se décida à rouvrir sa boutique, nul ne reconnut la jolie crépière dans le spectre aux boucles grises qui vint ouvrir les mignons volets verts ornés de guirlandes et sur lesquels une crêpe dorée était représentée, bondissant au-dessus d'une poêle avec l'agilité d'un feu follet. Nul, non plus ne comprit pourquoi, en une nuit Marie-Jeanne était devenue si humble et si réservée dans sa mise. Nous devons à la vérité de confesser qu'une aussi louable transformation ne fut pas du goût de ses anciens prétendants qui, pour la plupart, furent immédiatement guéris de leur amour dès qu'elle eût cessé d'être coquette à leur égard. On ne les revit plus jamais à la crêperie et c'était bien ce qui pouvait leur arriver de meilleur car, l'ayant désormais oubliée, ils firent le bonheur d'autres Landerneennes qui s'étaient résignées à rester filles. Un seul et qui avait été le plus dédaigné continua de fréquenter la boutique aux volets verts et il se montra fort satisfait de ce qu'elle fût dorénavant si pâle et si grisonnante puisque, sans cela, il n'aurait jamais pu espérer d'être son mari. Il l'épousa donc allégrement sans savoir qu'il devait sa félicité à la lune et que son épouse lui revenait de fort loin, d'un pays où les femmes ne se rendent point d'ordinaire de leur plein gré.

TABLE DES CONTES

	Pages.
INTRODUCTION	7
<i>La petite sainte qui n'a pas de nom</i>	11
<i>Le réveil de l'enchanteur Merlin</i>	21
<i>L'accordéoniste et les sirènes (ou à la recherche d'un air perdu)</i>	29
<i>La corde à tourner le vent</i>	41
<i>Au temps où la mer était en cidre doux</i>	53
<i>Le Tro-Breiz des géants</i>	63
<i>Le sacristain, le curé et l'agrippa</i>	71
<i>Le dragon et le philtre d'amour</i>	81
<i>Le clairvoyant malgré lui</i>	93
<i>Dans le lit d'un revenant</i>	105
<i>Une femme de Landerneau dans la lune</i>	115

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 DÉCEMBRE 1944
SUR LES PRESSES DE
LA TYPOGRAPHIE
FIRMIN-BIDOT ET C^{ie}
MESNIL - SUR - L'ESTRÉE
(EURE).